

LE PAYS DE FRANCE



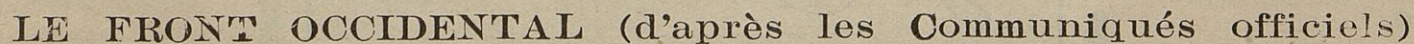
Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

G.^{al} Berthelot

Edité p
Le Mat
2, 4, 6
boulevard Poisso
PARIS

Abonnement pour la France.... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger... 20



LA SEMAINE MILITAIRE

DU 24 AU 31 AOUT



N cette période de sept jours, il ne s'est pas produit moins de trois déclarations de guerre, ce qui porte à trente et un le nombre de ces actes signifiés depuis le début de la conflagration mondiale.

Tout d'abord, l'Italie, ne pouvant rester dans la situation ambiguë où elle se trouvait vis-à-vis d'une alliée de la veille dont les soldats et les canons la combattent ouvertement sous le drapeau de l'Autriche, a déclaré la guerre à l'Allemagne le 27 août.

Le même jour, la Roumanie, entraînée par les événements vers la réalisation de son idéal national, qui est la libération des Roumains de Bukovine et de Transylvanie courbés sous le joug magyar, a déclaré la guerre à l'Autriche.

Aussitôt l'Allemagne, dont les calculs astucieux se trouvent ainsi ruinés, et qui, sous peine de perdre la face aux yeux des neutres, ne peut renoncer au rôle de gendarme de l'Europe qu'elle s'est arrogé, déclare la guerre à la Roumanie le 28 août.

Enfin, la Turquie, état vassal de l'Allemagne, obéit aux injonctions de son suzerain et déclare la guerre à la Roumanie le 29 août. Les événements qui vont suivre amèneront vraisemblablement la Bulgarie à régulariser, par une déclaration de guerre à la Roumanie, un état d'hostilité qui s'est établi entre elles, dès le lendemain du 27 août, par l'autorisation accordée à la Russie de laisser passer en territoire roumain des troupes évidemment destinées à combattre les Bulgares.

Entre l'Italie et l'Allemagne, la déclaration de guerre ne changera pas grand-chose, au moins au point de vue militaire, à la situation de fait dans laquelle se trouvaient ces puissances.

Mais l'entrée en guerre de la Roumanie aura des conséquences importantes pour l'évolution de la guerre européenne. Cet Etat apporte aux alliés l'appoint d'une armée bien entraînée, abondamment pourvue de tout et impatiente de se distinguer ; par le fait qu'il prend position contre les impériaux, il ouvre à leurs ennemis les Russes les portes de la Hongrie et de la Bulgarie. Déjà les Roumains ont envahi la Hongrie, et les Russes la Bulgarie.

Un autre événement sensationnel est le remaniement effectué dans le haut commandement allemand. Falkenhayn qui fut longtemps le conseiller écouté du kaiser, et qui à ce titre fit entreprendre la grande offensive contre Verdun, a dû résigner les hautes fonctions de chef d'état-major général. Disgracié, il ira dans un service obscur méditer les leçons que lui ont données nos soldats sur la Meuse. Il fallait pour le remplacer un homme d'une autorité kolossale, et c'est comme de juste Hindenburg qui devient généralissime. Cette nouvelle comble de joie la presse germanique qui la célèbre en allumant tous ses lampions. Ce vieux soudard est l'idole de l'Allemagne dont il incarne la grossièreté et l'appétit. Les masses voient en lui le sauveur de la patrie, et cela est d'autant plus étrange que les seules victoires qu'il ait à son actif ont été remportées sur les Russes, alors dépourvus de tout armement et qui se sont repliés devant lui beaucoup plus qu'il ne les a fait reculer. Quoi qu'il en soit, la nouvelle de sa nomination n'a empêché chez nous personne de dormir, et la période qui a vu s'accomplir ces faits importants n'en a pas été moins bonne pour nous et pour nos alliés.

Nos alliés britanniques ont fourni du 24 au 31 des communiqués copieux.

Le 25, leur aile droite parvient à la hauteur de la ligne atteinte par nos troupes après leur succès de la veille à Maurepas. Un combat très violent sur les lisières Est et Nord du bois Delville leur permet de porter leurs lignes en avant de plusieurs centaines de mètres de part et d'autre de la route Longueval-Flers, de faire là 277 prisonniers dont 9 officiers et de prendre 2 mitrailleuses. Ils avaient annoncé la veille la capture de tranchées ennemies au sud de Thiepval : cela embrasse une longueur de 700 mètres dans le saillant de Leipzig. Ils progressent encore quelque peu dans ce secteur et y font 105 prisonniers. Enfin, ils s'établissent dans les carrières à l'est d'Hulluch, et près d'Hulluch, au nord de Neuville-Saint-Vaast et à l'ouest d'Aubin, ils pénètrent dans les lignes allemandes, non sans pertes graves pour l'ennemi. Dans la nuit, ils font avorter une attaque menée par deux compagnies contre leurs tranchées à l'ouest de Ginchy. L'artillerie allemande a déployé contre eux durant ces vingt-quatre heures une activité soutenue et ils lui ont répondu avantageusement.

Le 26, les Boches attaquent partout à la fois pour venger les échecs des jours précédents : leur artillerie s'efforce de leur faciliter la besogne en inondant de projectiles les lignes britanniques ; leurs principaux efforts se font à l'ouest de Guillemont, entre les carrières et la route de Montauban, et surtout contre les nouvelles positions de nos alliés au sud de Thiepval. Là, ce n'est pas de l'infanterie ordinaire qu'on met en ligne : c'est la garde prussienne elle-même. Malgré l'acharnement avec lequel ce corps d'élite cherche à aborder le front britannique, il est repoussé sur toute sa ligne avec de très lourdes pertes. C'est plus qu'un échec, c'est un affront. Pendant ce temps, près de la ferme du Mouquet, nos alliés avancent à l'Est et au Sud-Ouest en s'emparant d'une ligne de tranchées en bordure de la route Courcellette-Thiepval, sur un front de 400 mètres : le combat dure la toute la journée et permet aux troupes britanniques de faire 67 prisonniers. Dans divers secteurs, l'ennemi tente des opérations dont il ne peut continuer aucune. L'artillerie s'emploie toujours aussi activement de part et d'autre.

Le 27, le mauvais temps entrave les opérations : l'artillerie seule s'emploie.

Malgré tout, nos alliés progressent quelque peu au nord-ouest de Ginchy. Anglais et Allemands font éclater des mines les uns chez les autres ; il n'y a pas de dégâts chez nos alliés. Ces derniers annoncent qu'ils ont pris, le 25, sept mitrailleuses de plus qu'ils ne l'avaient dit ; et le 27, ils font encore 59 prisonniers, dont 4 officiers, au sud de l'Ancre.

Le 28, quelques progrès à l'est du bois Delville et près de la ferme du Mouquet. Le temps est toujours mauvais et l'artillerie continue à faire la plus grosse besogne. Le front britannique est bombardé, particulièrement dans le secteur Pozières-bois de Thiepval. De leur côté nos amis tirent avec succès sur les positions de l'ennemi, sur ses convois et rassemblements de troupes. 137 prisonniers s'ajoutent à ceux déjà capturés.

Le 29 n'est marqué, lui aussi, que par de petites affaires : nos alliés se consolident aux abords Ouest de Guillemont à Ginchy. Entre le bois Delville et le bois des Foureaux, ils s'emparent de quelques organisations ennemies ; au sud de Thiepval, ils réalisent une certaine avance ; enfin ils repoussent une attaque au sud d'Arras et une autre près du moulin de Pozières. La lutte d'artillerie ne faiblit pas. De nouveaux prisonniers tombent aux mains des Anglais : depuis le 1^{er} juillet, nos alliés ont capturé ainsi, par paquets plus ou moins importants, 15.203 hommes, 266 officiers, 86 canons, 66 mitrailleuses et un nombreux matériel.

Le 30, il n'y a que de petites affaires : reconnaissance réussie dans les ruines de la ferme du Mouquet, raid sur les tranchées de Neuville-Saint-Vaast, coup de main au sud de Martinpuich, où les Anglais se développent un peu. Ils y font prisonniers 126 Bavarois dont 8 officiers qui se rendent spontanément, et empêchent l'ennemi d'avancer dans le voisinage de Guillemont.

Le 31, nouvel insuccès pour les Boches au bois des Foureaux, où il ne peuvent faire aboutir une attaque. Lutte de mines vers Neuville-Saint-Vaast et Loos. Grande activité de l'artillerie.

Le mauvais temps a également gêné les opérations de nos troupes sur le front de la Somme.

Du 24 au 25, nous avons consolidé les positions conquises au nord et au nord-est de Maurepas. Les Allemands tentent, le 25, de nous enlever un manelon au sud du village, mais nos mitrailleuses et notre artillerie les obligent à se replier après avoir subi de lourdes pertes. Nous leur faisons des prisonniers, ce qui porte à plus de 600 le nombre qui en a été capturé depuis la veille dans ce secteur ; nos hommes ont trouvé 8 autres mitrailleuses dans Maurepas.

Le 26, les Boches essaient de nouveau sans succès de nous surprendre au sud de ce village, à la cote 121. Jusqu'au 31, on ne signale aucune action d'infanterie. Le mauvais temps ne nous permet pas d'agir et confine les Allemands dans leurs tranchées. L'artillerie seule travaille avec une activité variable suivant les secteurs. Le 31, nous réalisons quelques progrès au sud du village d'Estrées et au sud-ouest de Soyécourt, où nous faisons des prisonniers. Une attaque allemande contre le bois de Maurepas est repoussée. La canonnade ne s'arrête pas.

De la Somme à la Meuse, entre Avre et Aisne, nos batteries de Roye, Lassigny, Moulin-sous-Touvent ont vivement lutté, le 25, avec celles de l'ennemi. Le 26, en Champagne, un bombardement intense de deux de nos positions à l'ouest de Tahure nous a prévenus que nous allions subir là une forte attaque. Elle s'y est produite en effet, mais n'a été d'aucun profit pour les Boches.

En forêt d'Apremont, l'ennemi s'est beaucoup agité. Les 25 et 27, il a tenté sans succès deux attaques : l'une portait sur un front de 800 mètres, vers la Croix-Saint-Jean. Chauvencourt, Arracourt, Embarménil ont vu l'insuccès des coups de main tentés par l'ennemi. On signale la même chose de nos positions au sud-est de Saint-Mihiel, au nord-ouest de Badonvillers, dans le secteur de Reillon et dans la forêt de Parroy.

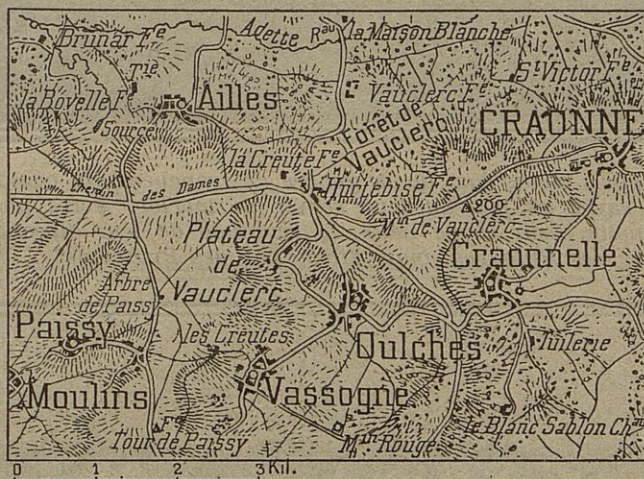
Sur la rive gauche de la Meuse, la période du 24 au 30 s'est écoulée sans incident ; la canonnade continue de s'y faire entendre à peu près sans interruption.

Sur la rive droite, l'artillerie est tout aussi active ; de plus, chaque jour a vu se renouveler les attaques des Allemands contre nos positions près de Thiaumont et le village de Fleury, dont décidément ils ne digèrent pas la perte. Le 25, attaque d'infanterie contre Fleury ; le 26, contre Fleury et Thiaumont ; le 27, contre le bois de Vaux-Chapitre ; le 28, contre Fleury ; le 29, contre Fleury et la route du fort de Vaux. Tout cela sans résultat. Par contre, le 30, c'est nous qui faisons des progrès à l'est du village de Fleury.

Avant de quitter le front occidental, constatons que l'armée belge continue à soutenir avec l'ennemi une lutte d'artillerie continue. Les actions d'infanterie sont assez rares. Cependant le 25, les Allemands, ayant préparé leur opération par le tir de leurs lance-bombes, ont essayé de passer le canal près de Hetsas et de pénétrer dans les lignes belges. Ils ont été repoussés. L'artillerie reste toujours aussi active dans le secteur.

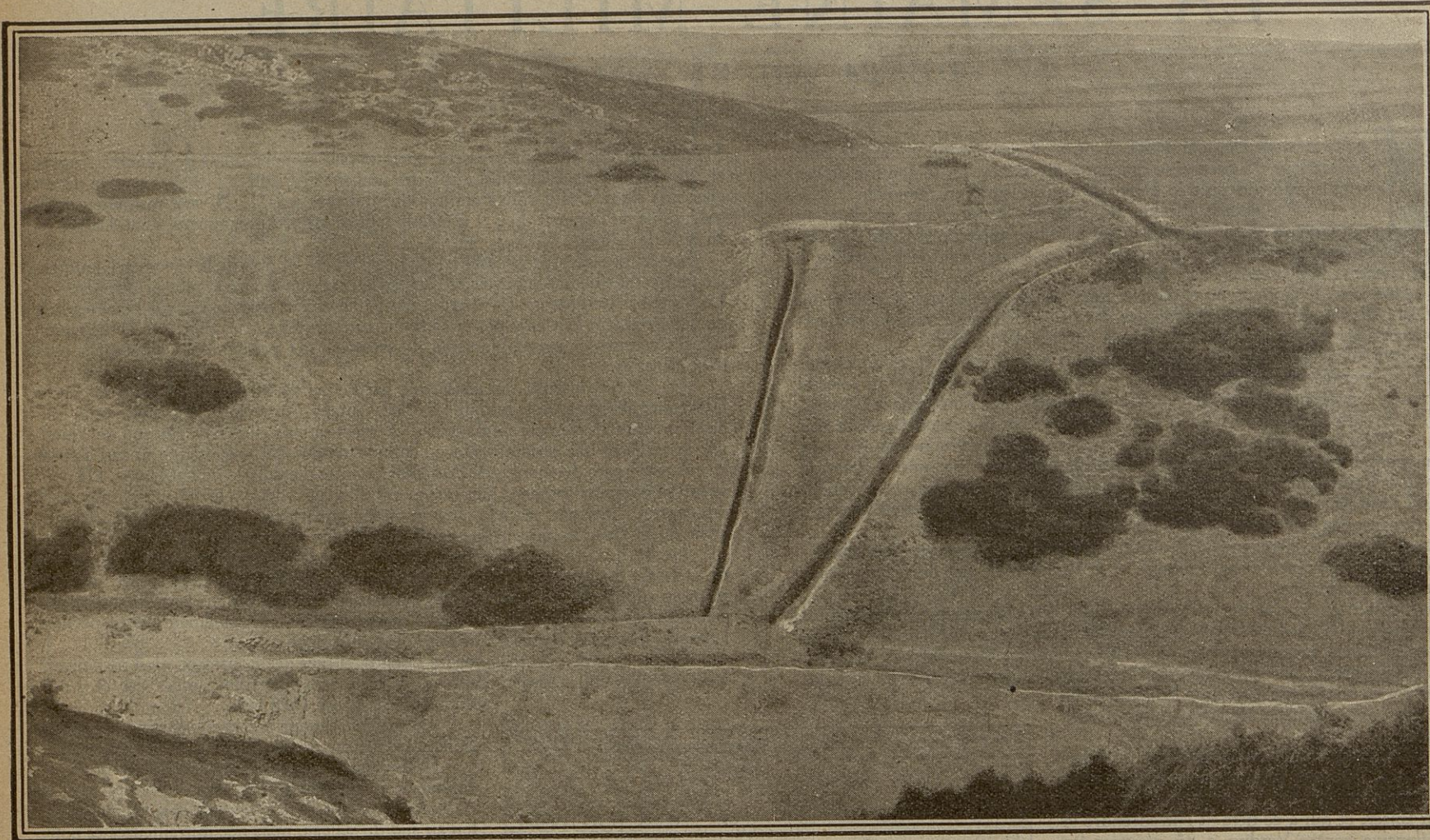
Il est très important de remarquer que, en résumé, les actions que nous avons projetées se poursuivent en dépit des résistances ou des réactions de l'ennemi. Sur la Somme comme à Verdun, c'est nous qui menons l'offensive et dominons l'adversaire. Il n'y a plus un seul point du théâtre général des opérations où il ne soit actuellement réduit à la défensive.

Les événements dont nous avons parlé au début de cet article ne tarderont pas à imprimer aux opérations sur tous les fronts une direction toute nouvelle.

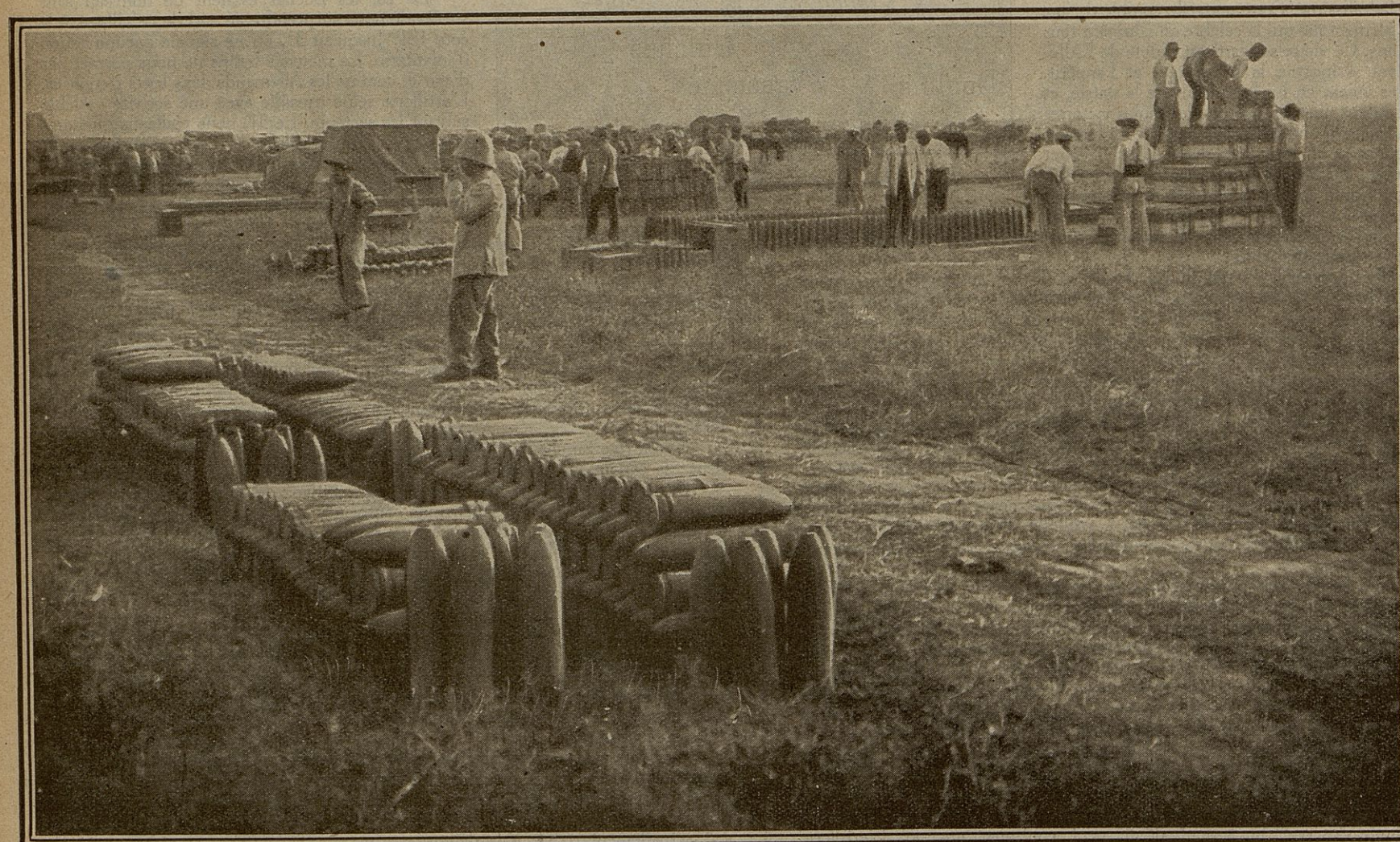


RÉGION DU PLATEAU DE VAUCLERC

SUR LE FRONT DE MACÉDOINE

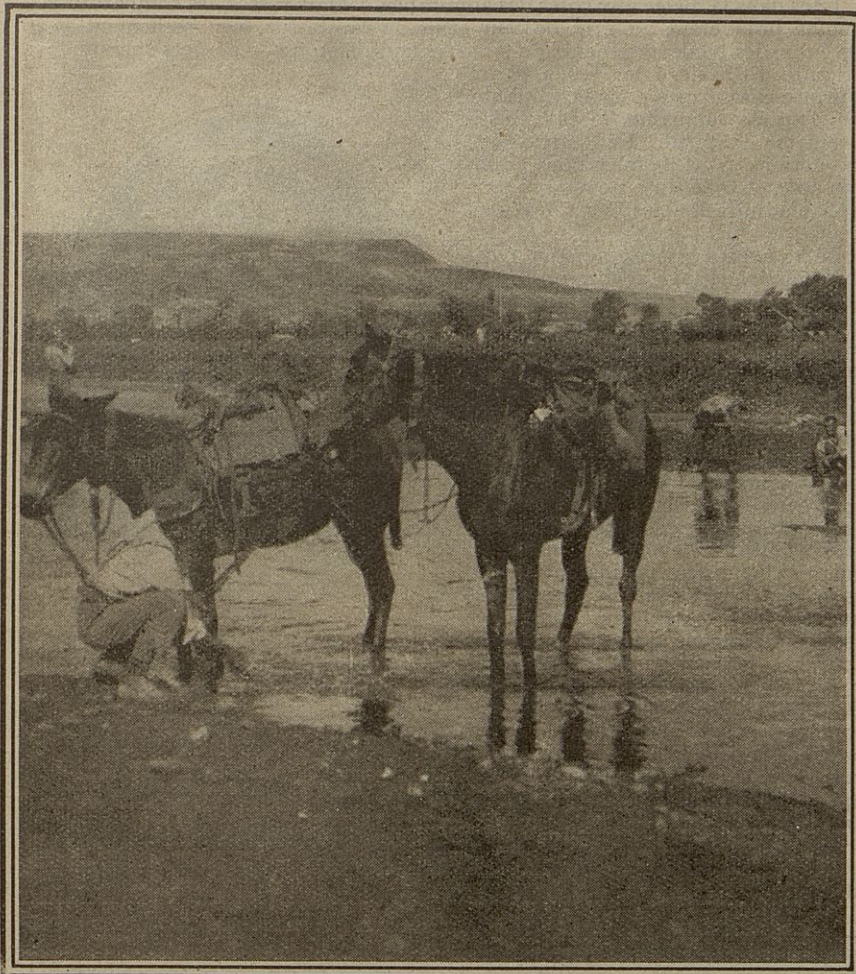


Dociles élèves des Boches, les Bulgares ont appris d'eux l'art de la guerre de tranchées qui convient bien à leur esprit sournois. Ils en ont creusé en Macédoine partout où aucun ravin ne pouvait leur servir de terrier. Notre photographie en représente un réseau d'où nos fantassins les ont chassés à la baïonnette. Leur coupe nette, la rectitude de leur direction donnent bien l'idée d'un travail fait par des Bulgares, mais dirigé par des Prussiens.

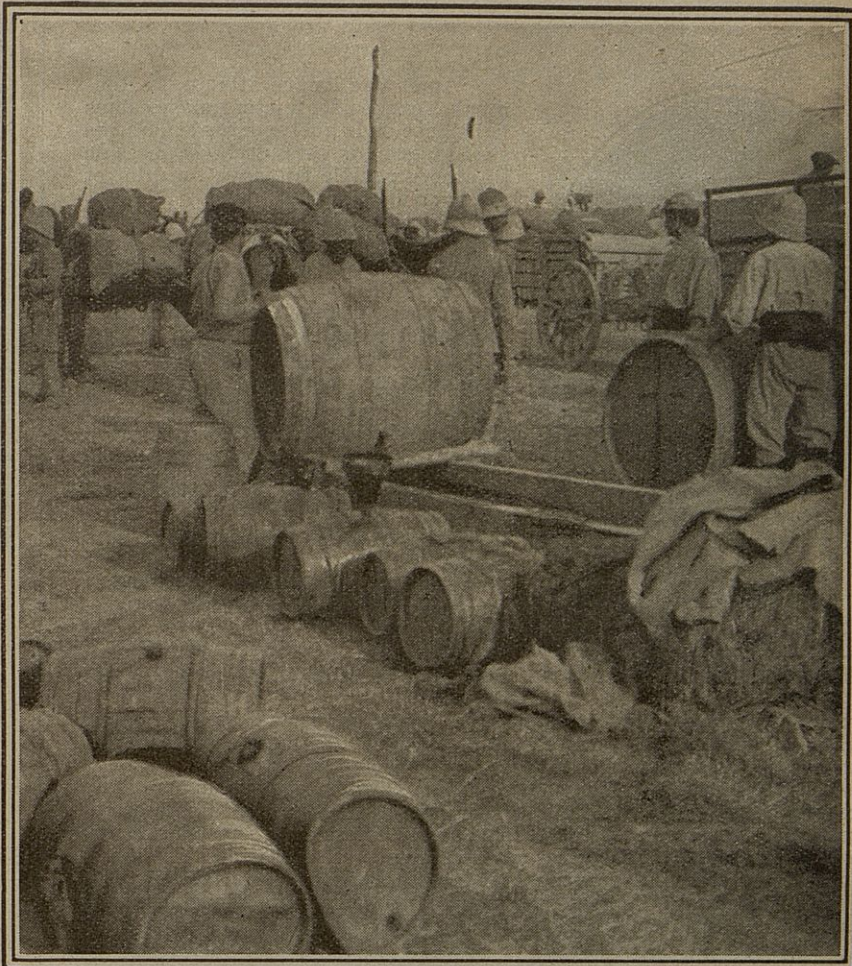


Les alliés en Macédoine n'ont pas besoin d'économiser les obus ; ils en ont à discrétion et il en arrive tous les jours pour remplacer ceux que consomment leurs canons. Près de Salonique voici un parc, où l'on commence à en arrimer une provision. Ce sont des obus pour l'artillerie lourde, dont les alliés sont largement pourvus. Le canon n'arrête guère de tonner ; jamais les échos de la Macédoine n'avaient répercuté les grondements qu'ils répètent aujourd'hui.

AVEC NOS TROUPES A SALONIQUE



Après le labeur du jour, cheval et mulet fraternisent à la baignade. Chez les bêtes aussi la guerre nivelle les rangs sociaux. La selle et le bât se sentent égaux devant le danger.



L'arrivée du pinard est toujours bien accueillie. Il ne manque jamais de volontaires pour le décharger. Chaque pièce est transvasée dans des barils pour faciliter la répartition de son contenu.



Le service de ravitaillement n'est pas moins bien organisé sur le front de Macédoine qu'en France, et il a à compter, là-bas, avec des difficultés que l'on ignore chez nous. Le fourrage suit les armées dans leurs déplacements ; autant que possible on utilise le chemin de fer. De loin en loin le convoi s'arrête et des corvées viennent prendre livraison des quantités destinées à leurs groupes.

LES FORCES MILITAIRES DE LA ROUMANIE



FERDINAND I^{er}
Roi de Roumanie.

Après une longue attente, la Roumanie s'est décidée à jeter son épée dans la balance de la guerre européenne ; elle s'est rangée aux côtés des puissances de l'Entente pour le triomphe du droit et de la civilisation.

Sa déclaration de guerre à l'Autriche-Hongrie a jeté le désarroi parmi nos ennemis ; elle a été saluée avec joie par la France et ses alliés comme le signe avant-coureur de la défaite prochaine des Empires centraux.

Le roi Ferdinand a aussitôt ordonné la mobilisation générale de l'armée roumaine et les premiers engagements se sont produits sur la frontière de Transylvanie.

Il est donc intéressant d'examiner quel appui militaire la Roumanie apporte aux alliés.

L'organisation militaire de la Roumanie est l'œuvre du généralissime Iliesco et le couronnement d'un long et fructueux effort remontant déjà à plusieurs années.

En effet, dès 1914, au moment même où se dessinaient les prodromes du conflit européen, le budget de la

guerre pour le royaume de Roumanie s'élevait à 81.893.477 francs. Somme considérable, puisque, sur un budget total de 536.307.072 francs, elle constituait la sixième partie des ressources affectées aux dépenses de l'Etat.

Pour ce budget de 82 millions de francs en chiffres ronds, le ministère de la guerre prévoyait l'entretien d'une armée devant atteindre, en mobilisation, le chiffre global de 600.000 hommes. Cette armée comprenait sept contingents d'armée et dix contingents de réserve, au total vingt divisions formées d'hommes âgés de vingt et un à quarante-six ans, bien équipés, bien armés et bien entraînés. Les réserves de second ban comportent environ 200.000 hommes, plus 32.000 gardes-frontières, 40.000 dispensés, et les recrues de 1916 et 1917, 140.000 hommes ; au total, un million d'hommes qui composent l'armée latine du Danube.

SOLDATS ROUMAINS, FRÈRES LATINS

Le Roumain est en effet le direct et légitime descendant historique des Latins établis sous l'empereur Trajan au II^e siècle de l'ère chrétienne sur les rives de ce fleuve Danube que les historiens et les géographes de Rome appelaient alors l'Ister. La colonie latine qui fut établie dans le riche pays arrosé par le Danube inférieur fusionna avec la belle race guerrière des Daces, robuste population installée au sud du Danube et dont les rudes qualités militaires faisaient l'admiration des légionnaires de Rome. La civilisation latine, alors à sa pleine apogée, toute faite de lumière, de méthode, d'harmonie, marqua pour les siècles la nation nouvelle que cette fusion ethnographique forma sur les rives du grand fleuve balkanique. Et ce sont des Latins que, de siècle en siècle, voyageurs, diplomates, soldats, au cours de leurs voyages, de leurs missions ou de leurs combats, trouvèrent le long du Danube. Ce sont des Latins, les Latins d'Orient, que les Turcs ont vus se dresser devant eux en 1877.

1877 ! Année d'épopée, année de gloire pour l'armée roumaine moderne ! Elle était pourtant bien modeste comme nombre, cette jeune armée roumaine, si restreinte au strict minimum avec ses deux corps d'armée comprenant 35.000 hommes, 12.000 chevaux et 144 pièces de canon. Un certain temps, le prince et le Parlement de Roumanie hésitèrent à lancer cette faible armée contre le formidable adversaire qu'était alors l'empire turc. Mais la juste conception des nécessités politiques et la vision très exacte des grands avantages promis au peuple roumain l'emportèrent sur les conseils étroits d'une prudence égoïste



UN RÉGIMENT D'INFANTERIE ROUMAINE EN MARCHÉ

et triomphèrent des combinaisons médiocres où aurait pu s'enliser l'avenir de la principauté. Le 30 avril 1877, le sort en fut jeté, et le vaillant peuple, en qui se retrouvent les meilleures qualités combinées du légionnaire romain et du guerrier dace, se jeta magnifiquement contre les Turcs.

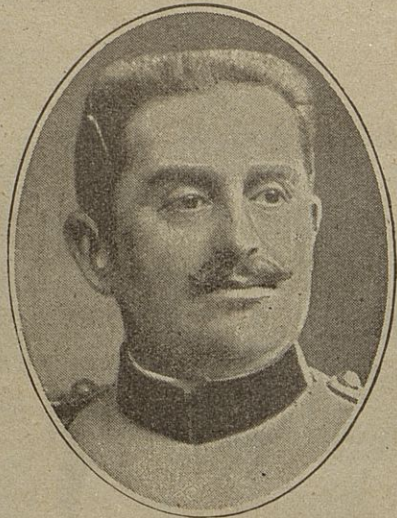
Or ceux-ci, encore en pleine possession de leur solidité militaire, avaient élevé l'art de la fortification à des hauteurs qu'aucun ingénieur n'avait connues depuis notre grand Vauban : c'était déjà la tranchée allemande de 1914 avec

ses perfectionnements, son outillage, sa science, et dans cette tranchée se cramponnait aux moindres défenses la redoutable infanterie qui avait gardé les meilleures traditions des anciens fantassins osmanlis.

Jetés dans la mêlée aux côtés des admirables soldats russes, les combattants roumains prouvèrent au prix de leur sang qu'ils étaient bien réellement — malgré tous les bouleversements de leur sanglante histoire — de fiers soldats de l'antiquité. Et le siège de Plevna, gloire de l'armée russe, reste pour la vaillante alliée, l'armée roumaine, le plus juste des sujets d'orgueil. En particulier, deux actions d'éclat splendides, celle du 30 août et celle du 9 novembre, ont rempli d'admiration les juges les plus difficiles.

Le 30 août, l'armée roumaine recevait la mission de surprendre et d'enlever à la baïonnette, conjointement avec une brigade russe, la redoute de Corivitza située au nord-est de Plevna et extrêmement gênante pour les assiégeants. Avec la plus vive ardeur, les fantassins roumains se ruent à l'assaut et, avant même de pouvoir aborder l'ouvrage, ils se heurtent à une tranchée dissimulée dont ils ignoraient l'existence et que garnissaient les fusiliers turcs. Sous la cruelle surprise de décharges lâchées à bout portant, les *dorobantzi* (fantassins) roumains chancellent un instant ; puis, sous le feu, ils se ressaisissent, se regroupent, se ruent à nouveau, baïonnette basse. Ils atteignent la tranchée, livrent un furieux corps à corps et, renforcés par le régiment russe d'Arkhangel, ils exterminent les défenseurs ; puis, sans reprendre haleine, et toujours sous un feu terrible, ils dépassent la tranchée conquise, courent à la redoute, l'abordent, y engagent une effroyable mêlée à l'arme blanche et la conquièrent de haute lutte. La mission donnée était remplie jusqu'au bout : 2.500 soldats et 56 officiers étaient tombés au cours de cette charge épique.

Le 9 novembre, ce fut mieux encore. Le capitaine Mericesco, avec un bataillon, avait reçu l'ordre d'aborder, de prendre, de passer, d'occuper et de tenir coûte que coûte le pont de l'Ogost, passage unique par lequel la garnison de



GÉNÉRAL ILIESCO
Chef d'état-major général.



UN ESCADRON DE CAVALERIE ROUMAINE

Rakhova, cernée de toutes parts, eût été dans la possibilité de faire sa retraite sous la pression de l'assaut que déclenchait, d'autre part, le gros de l'armée roumaine. Cette pression fut telle que la garnison turque dut refluer sur sa ligne de retraite et chercha par le pont de l'Ogost à gagner Vidin. Le capitaine Mericesco leur barra le chemin avec son bataillon, et, sur le pont, un combat disproportionné s'engagea entre ce bataillon et cette masse d'armée en retraite. Non seulement le capitaine Mericesco parvint à contenir les Turcs, mais il fit mieux encore : il prit l'offensive ; il les chargea, les bouscula et les contraignit de se jeter pêle-mêle dans la rivière où la majeure partie d'entre eux se noya, tandis que le reste tombait sous les sabres de la cavalerie russe. Ce soir même l'armée roumaine entra dans Rakhova et y recueillait un important butin...

Telles furent les deux plus belles pages écrites, parmi plusieurs autres, par l'armée roumaine au cours du siège de Plevna ; aussi lorsque, après la suprême résistance d'Osman pacha, Plevna fut contrainte de capituler le 28 novembre, le prince de Roumanie put-il pénétrer en vainqueur aux côtés du tsar dans la cité conquise.

Toutes les qualités de la race latine unies à celles d'un peuple plus jeune ont donc donné à cette armée roumaine toutes les qualités qui font les victorieux : la méthode et la fougue, la science et l'élan, la réflexion et la spontanéité, la vertu de préparation et le don d'improvisation, l'esprit de prudence et l'âme de sacrifice. De principauté la Roumanie est devenue royaume ; elle a encore développé son esprit militaire.

Un seul fait le prouve mieux que cent paroles : lorsqu'en 1913, jugeant son heure enfin venue, le roi Carol décida d'intervenir dans la deuxième guerre balkanique, la mobilisation roumaine, qui porta sur 550.000 hommes, fut effectuée en six jours. Il serait malaisé de trouver deux chiffres dont le rapprochement pût avoir une éloquence plus éclatante.

LES EFFECTIFS DE L'ARMÉE ROUMAINE

L'équipement de l'armée roumaine était déjà en excellent état en 1914 ; depuis deux ans, en vue d'éventualités que l'impatience de beaucoup voulait presser de jour en jour et presque d'heure en heure, le commandement supérieur l'a encore perfectionné, en même temps qu'il renforçait les effectifs.

En temps de paix, l'infanterie comptait 85.000 hommes ; elle en comptait il y a encore quelques jours, pour le temps de paix, 119.000, soit un accroissement de 34.000 hommes, ce qui est un chiffre considérable. Les demi-régiments de la



INFANTERIE ROUMAINE AU FEU

réserve ont été d'autre part transformés en régiments complets et il a été créé environ dix bataillons de chasseurs nouveaux.

En résumé, les effectifs sur pied de guerre, qu'il nous importe maintenant le plus de connaître, se présentent comme suit :

Armée de 1^{re} ligne : 5 corps d'armée à 60.000 h. = 300.000 hommes

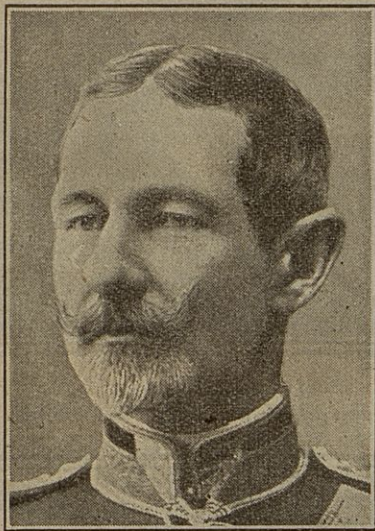
Plus 5 divisions de réserve = 50.000 —

Armée de 2^e ligne : même composition = 350.000 —

L'armée de 1^{re} et celle de 2^e ligne sont armées du fusil Mannlicher à répétition de 7 millimètres.

Armée de 3^e ligne : (milices, équivalent à notre territoriale) = 150.000 hommes.

Elle est armée du fusil Henry Martini de 11 millimètres.



GÉNÉRAL AVERESCO

Fantassins (*dorobantzi*) et chasseurs portent le fusil Mannlicher armé du poignard-baïonnette à lame large et courte. Cinquante sections de mitrailleuses Maxim les appuyaient ; ce nombre a été vraisemblablement doublé eu égard aux leçons et enseignements de la guerre actuelle. Et, en ce moment, on peut attribuer à l'infanterie sur pied de guerre un chiffre total de 500.000 hommes.

La cavalerie est composée de hussards (*rossiori*) qui portent le sabre, la lance et le revolver et sont accompagnés par des mitrailleuses attelées, et de dragons (*calarasi*) armés de carabines Mannlicher et de sabres. Le généralissime Iliesco vient de porter cette cavalerie à 20.000 hommes en créant deux divisions nouvelles et une artillerie à cheval destinée à accompagner la cavalerie et à la soutenir : cette artillerie serait d'un modèle tout nouveau et vraisemblablement sort des ateliers des alliés.

L'artillerie a d'ailleurs de longue date, et pour cause, de très nombreux points de rapport avec la nôtre, à com-

menter par le canon de campagne du calibre 75. La grosse artillerie comprend des obusiers de 105 et de 120, des pièces de 150, 155 et 210. C'était précisément cette artillerie lourde qui, au début de conflit européen, faisait le plus défaut à la Roumanie : il existait tout juste un demi-régiment de cette artillerie dont la guerre a démontré la valeur jusqu'alors fort discutée. L'Allemagne aussitôt voulut profiter de la circonstance : elle offrit à la Roumanie trente-six batteries d'artillerie lourde Krupp en échange de sa neutralité. Celle-ci refusa ce cadeau qu'elle eût trop engagé.

Ce refus ne l'empêcha pas d'ailleurs de se munir d'artillerie lourde : elle en possède à l'heure actuelle six régiments complets. Là encore les alliés ont largement coopéré à cette organisation.

L'artillerie de campagne en même temps était presque doublée : le généralissime augmentait l'artillerie légère de cinq régiments et, par une mesure due aux enseignements journaliers de la guerre présente, il transforma en régiments complets cinq demi-régiments d'obusiers et le demi-régiment d'artillerie de montagne. Il existe ainsi en tout



CANONS DE 75 COMPOSANT L'ARTILLERIE DE L'ARMÉE ROUMAINE

trente-huit régiments d'artillerie de campagne, dont le ravitaillement en munitions est assuré par les usines roumaines en proportions suffisantes.

Jusqu'au moment de l'entrée en guerre, l'armée a porté la tenue ordinaire du temps de paix : tunique bleu foncé et pantalon gris pour les fantassins, — tunique marron et pantalon de drap vert pour les chasseurs, — talpak en peau de mouton, dolman rouge à brandebourgs noirs et pantalon soutaché de gris pour les hussards, — dolman bleu foncé à brandebourgs rouges pour les dragons.

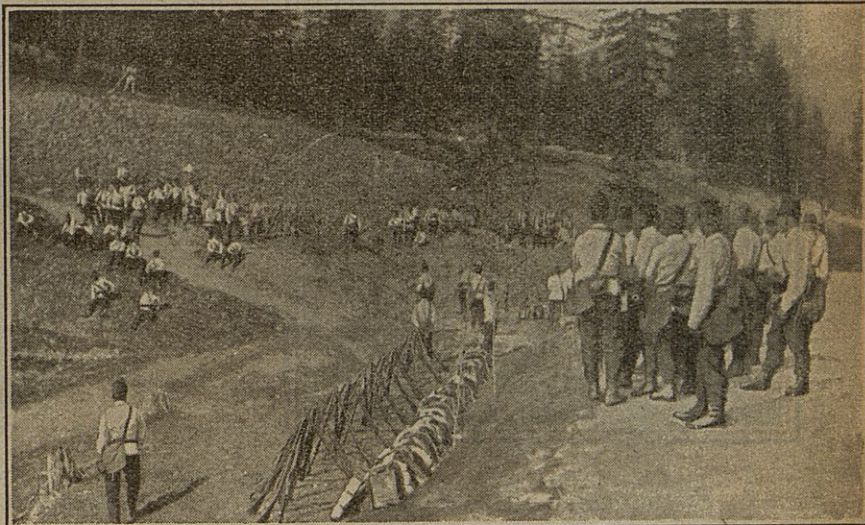
Quant aux drapeaux des régiments, ils se sont déjà déployés au-dessus de la marée mouvante des baïonnettes, drapeaux tricolores à bandes verticales bleue, jaune et rouge, dont plusieurs furent déjà au combat et à l'honneur à Plevna, et portent fièrement accrochée à leur hampe, en mémoire de ces exploits d'autre fois, la croix glorieuse de l'Étoile de Roumanie.

Depuis un certain temps, les écoles militaires activaient fiévreusement la préparation de leurs élèves en expliquant, discutant et commentant les plus récents événements de l'immense guerre. Ce sont l'école des officiers de Bucarest, l'école de cavalerie de Targovista, l'école de guerre pour l'état-major, l'école d'artillerie et du génie de Bucarest, l'école des sous-officiers de Bistritza, les écoles de Jassy et de Craiova pour les fils de militaires.

Pour parer à tout événement, le gouvernement roumain avait renforcé les défenses naturelles et artificielles du pays. En particulier, il a apporté des soins tout spéciaux à la réorganisation du formidable camp retranché qui couvre Bucarest. Ce camp retranché embrasse un périmètre de 72 kilomètres ; il comprend trente-six forts, dont dix-huit grands et dix-huit d'importance moindre, tous répartis sur les deux rives de la Dombrovitz et armés de canons de 150 millimètres et d'obusiers de 210 millimètres.



GÉNÉRAL COTESCO



UNE HALTE DE FANTASSINS ROUMAINS

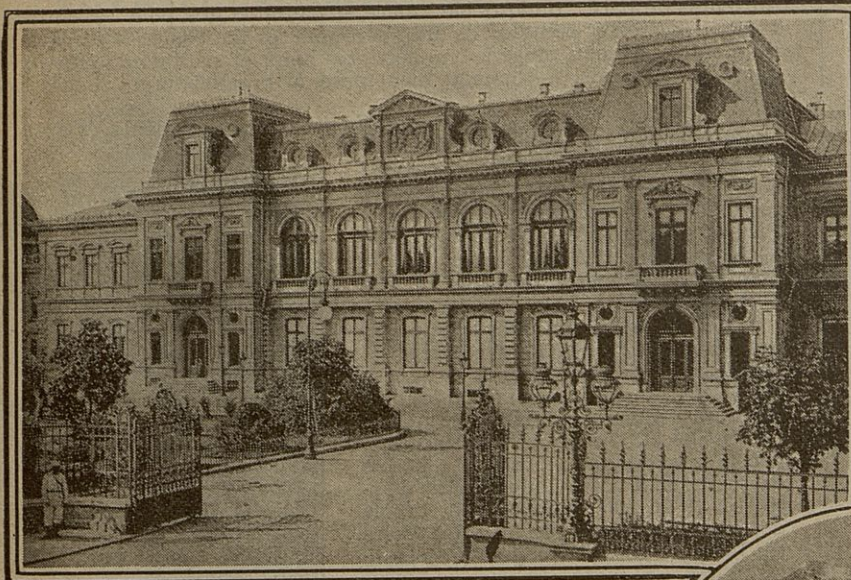
D'autre part, le Danube lui-même, sur environ 420 milles, du défilé des Portes de Fer au port d'Olteniza, constitue une puissante frontière. Comme il est accessible aux bâtiments de 2.500 tonneaux, le fleuve est parcouru par des bâtiments de guerre : des canonnières, des torpilleurs, des vedettes, des bateaux de surveillance, un croiseur ponté, l'*Elisabetha*, assurent la police et assureraient au besoin la défense de ces eaux protectrices. Le guet fluvial que montent les bateaux n'est pas inutile : le 29 novembre 1915, le vapeur roumain *Marguete* a été accosté par un torpilleur bulgare qui essaya de l'arraisonner et dut l'abandonner devant l'attitude résolue des Roumains. Ceux-ci n'ont d'ailleurs pas

seulement une marine fluviale, ils possèdent une marine importante dans la mer Noire : les bouches du Danube et l'installation du grand port de Constantza valent aux Roumains la possession de bonnes bases navales et d'utiles points d'appui. A la fin de 1913, les Bulgares connurent à sa juste valeur le poids de l'intervention roumaine. L'armée du roi Carol passa le Danube et occupa Silistrie, Varna, Roustchouk : Ferdinand de Bulgarie demanda un armistice : la Roumanie venait de s'affirmer l'arbitre des Balkans.

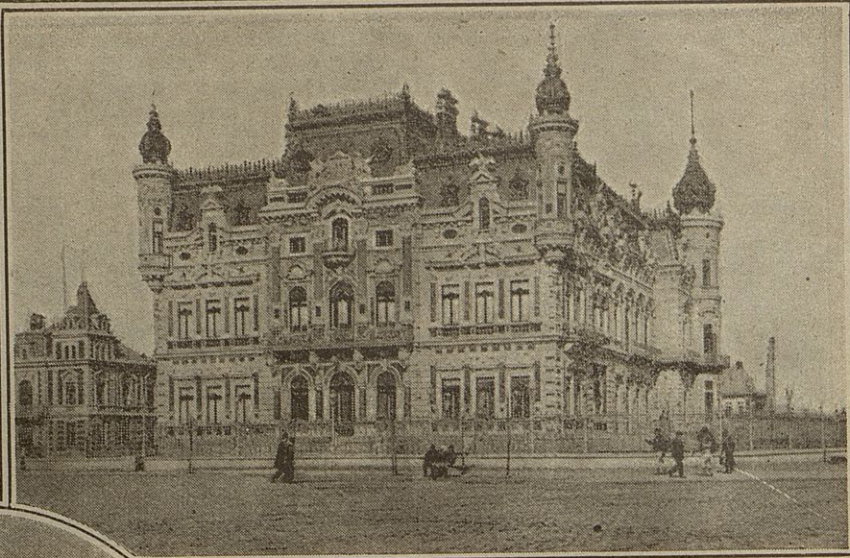
En résumé, la valeur matérielle de l'armée roumaine donne au successeur du roi Carol et au généralissime Iliesco la possibilité de nourrir les meilleurs et les plus grands espoirs.

GEORGES G.-TOUDOUZE.

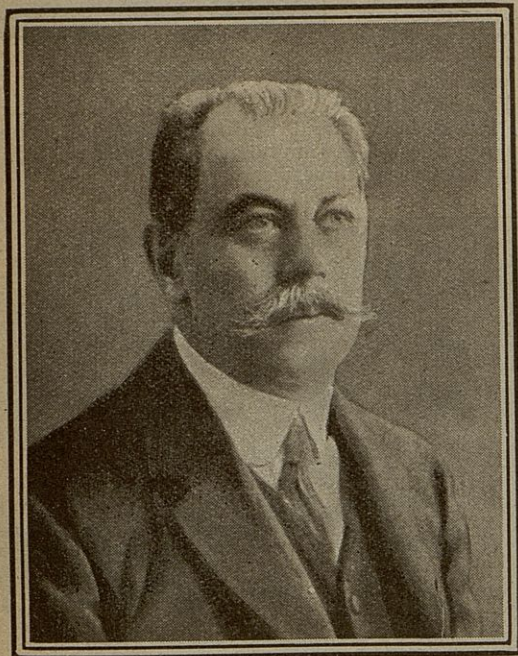
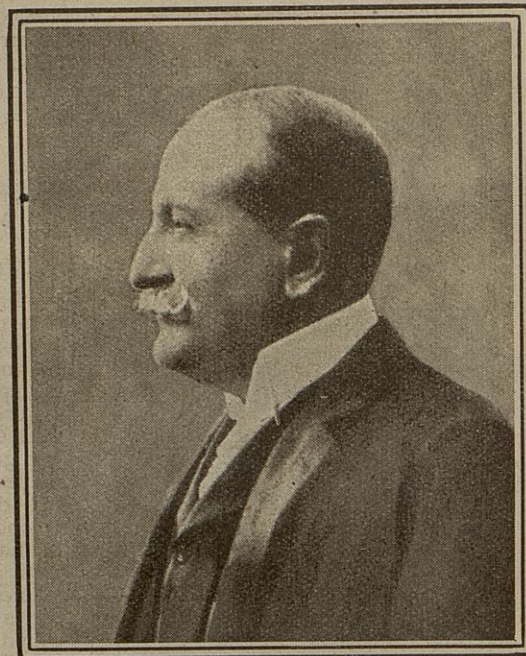
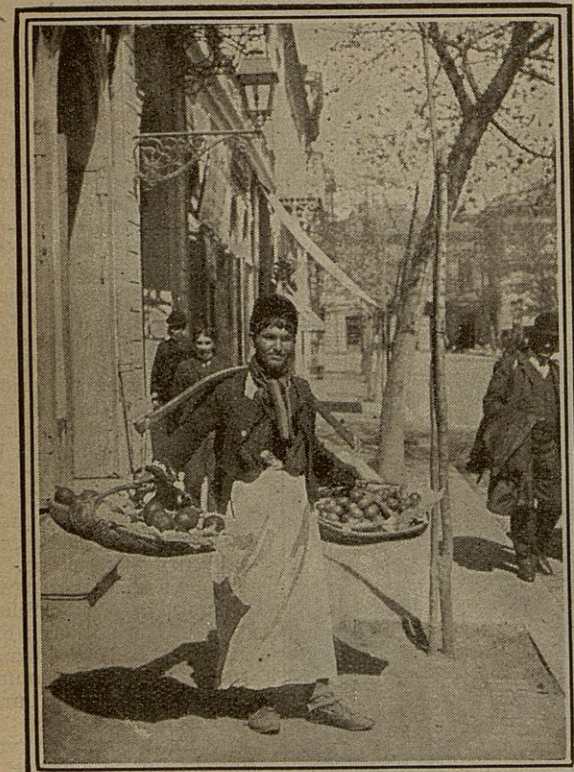
LA ROUMANIE EN GUERRE



LE PALAIS ROYAL A BUCAREST



LE MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

M. FILIPESCO
Chef du Parti interventionniste.M. JEAN BRĂTIANU
Président du Conseil des ministres de Roumanie.M. TAKE JONESCO
Grand ami de la France et interventionniste.

MARCHAND D'ORANGES A BUCAREST



ROUMAINS EN COSTUME NATIONAL



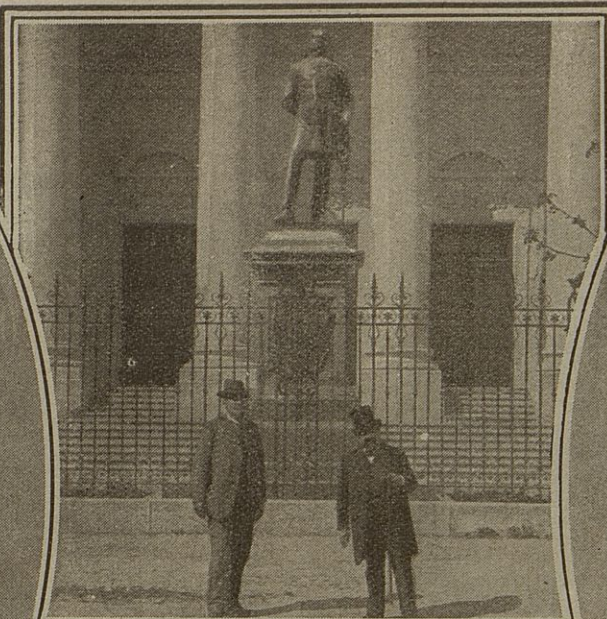
MARCHAND D'ŒUFS A BUCAREST

La Roumanie vient à son tour de se déclarer en faveur du droit contre la barbarie. Des liens puissants nous attachent à ce beau pays. D'origine latine comme nous, les Roumains montrent une prédilection sincère pour la culture française. Il est peu de familles où l'on ne parle notre langue; de nombreux jeunes gens viennent faire leurs études en France.

LA ROUMANIE EN GUERRE



LA REINE MARIE DE ROUMANIE
Elle est la petite-fille de la grande reine Victoria d'Angleterre et la nièce du tsar Alexandre III. Elle est adorée de son peuple.



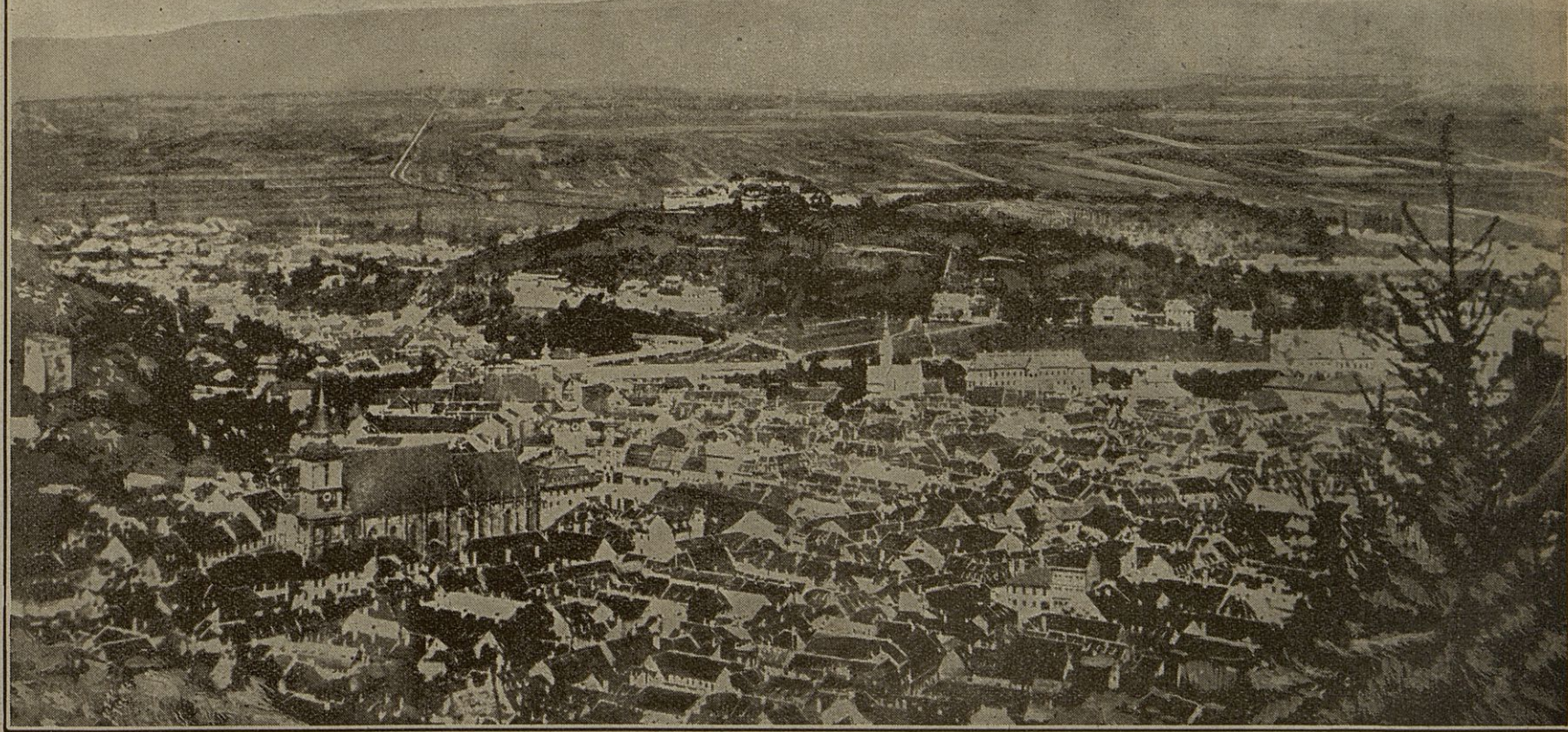
STATUE DU GÉNÉRAL DAVILA A BUCAREST



LE PRINCE CAROL
Prince héritier du trône de Roumanie. Il est né en 1893. Un brillant avenir est promis à la monarchie dont il sera un jour le chef.



MONUMENT DE L'INDÉPENDANCE A BUCAREST



Vue de Brasso ou Kronstadt, ville de Transylvanie près de la frontière roumaine. C'est au sud et au sud-ouest de Brasso qu'eurent lieu, dans la soirée du 27 août, les premiers chocs entre les forces roumaines et autrichiennes. Cette ville est la plus riche de la Transylvanie; elle compte 32.000 habitants et fait un grand commerce avec l'Europe centrale. Elle fut fondée en 1203 et fortifiée dès le milieu du XV^e siècle. Les Austro-Hongrois oppriment durement les populations de cette contrée, qu'ils se sont efforcés de magyariser sans obtenir de résultats. Les Roumains de Transylvanie, comme ceux de Bukovine, aspirent à leur fusion avec ceux du Bas-Danube, leurs frères de race.

LA BATAILLE DANS LA SOMME

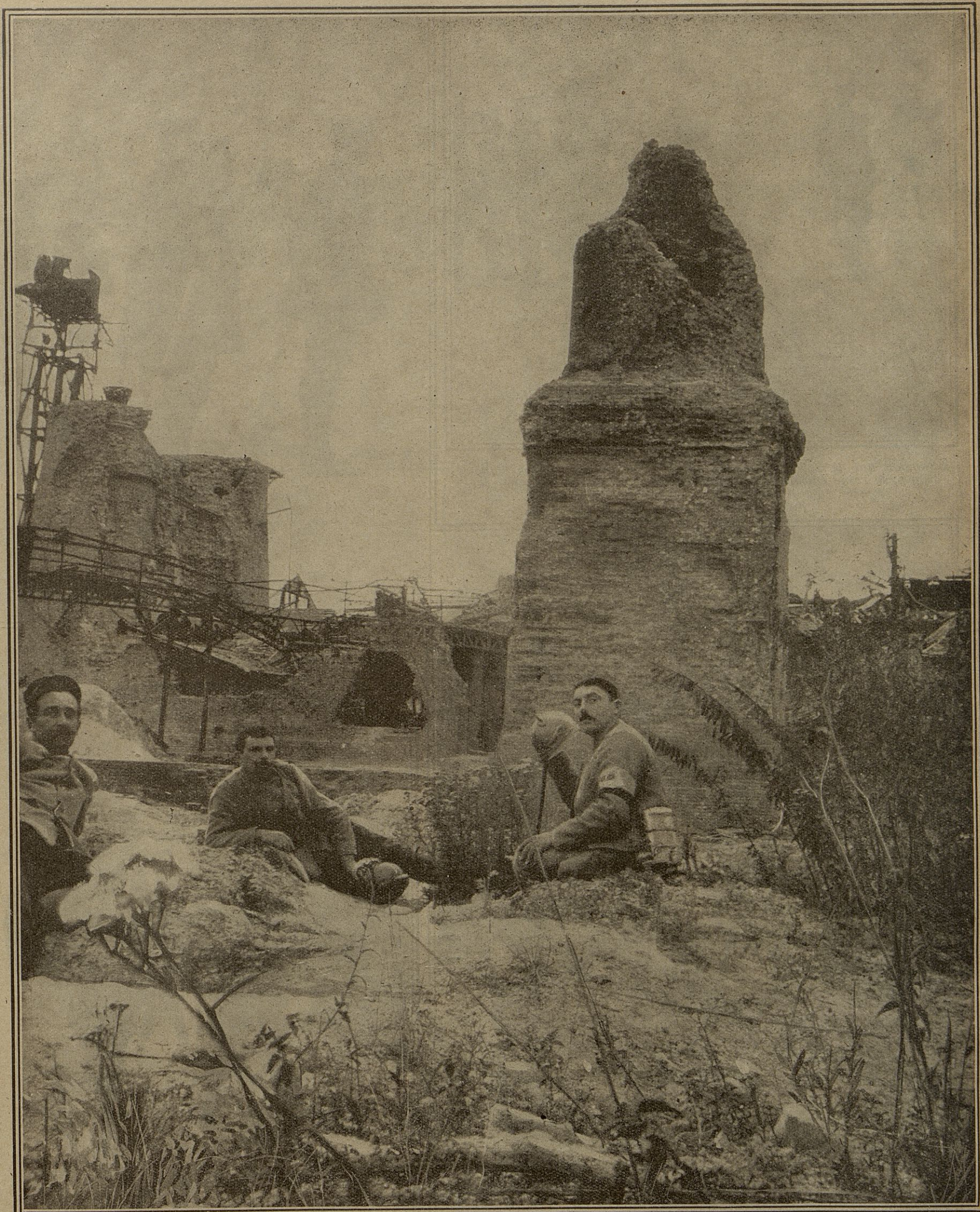


Au cours d'une attaque, nos poilus viennent de pénétrer dans une tranchée d'où ils ont chassé les Boches. Déposant aussitôt leurs fusils encore armés de la baïonnette dont ils ont si bien fait usage, ils procèdent rapidement à l'organisation de leur conquête. Cela consiste à en dresser les parois que la mitraille a fait écrouler et à monter un parapet sur celle qui est maintenant du côté de l'ennemi.



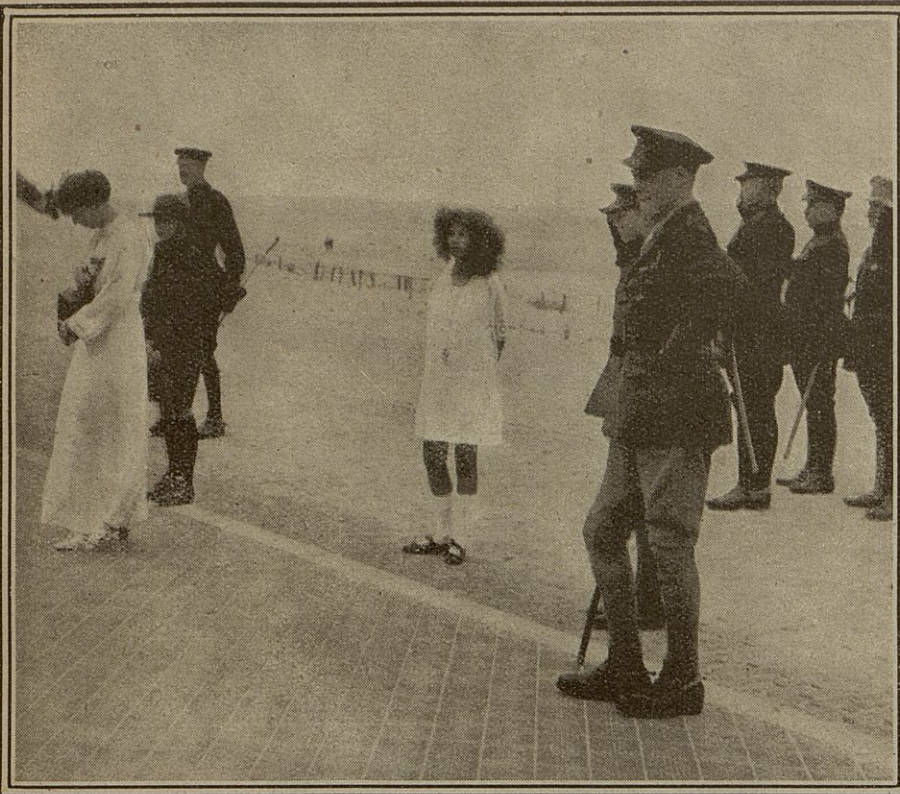
Ce tas de ferraille, de plaques d'acier brisées, représente ce qui reste d'une pièce allemande de 105 qui était dissimulée dans un abri blindé; tout a sauté, et le canon et la provision d'obus; le tir de nos artilleurs a été efficace; c'est là un des résultats de ces duels d'artillerie que signalent les communiqués sur notre front de Picardie.

USINE EN RUINES DANS LA SOMME

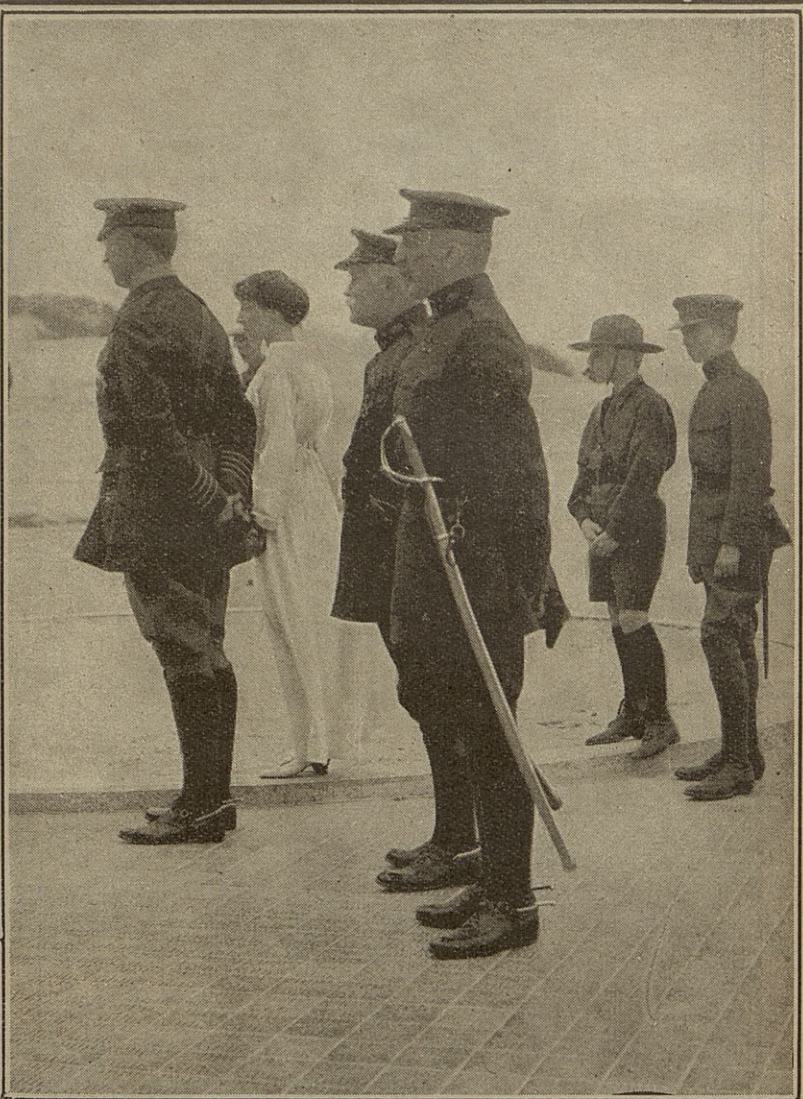


Ruines d'une sucrerie dans la Somme. Entre Estrées et Assevillers sa haute cheminée s'apercevait de très loin, et quand vint la guerre ce fut un excellent repère pour l'artillerie allemande. C'est seulement le 3 juillet que nous avons enfin chassé les Boches du pays : ce fut un des premiers résultats de notre offensive de Picardie. Pour en arriver là, on se battit longtemps. Suivant les circonstances, Français et Allemands tiraient sur ce qu'ils voyaient encore de la sucrerie, y croyant des ennemis cachés. Aussi n'est-il resté de la malheureuse usine que ce que notre photographie représente : des bâches à eau, quelques soubassements, la base de la cheminée. En attendant le jour prochain où elle renaitra de ses décombres, quelques-uns de nos poilus trouvent à son ombre un repos bien gagné.

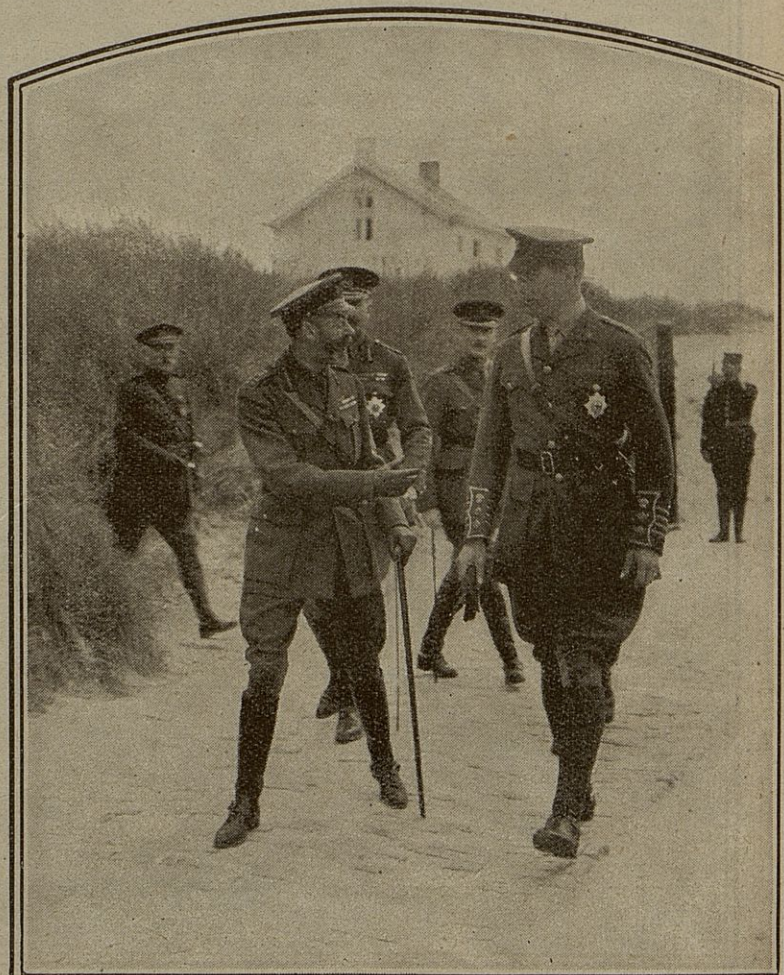
LE ROI D'ANGLETERRE AVEC L'ARMÉE BELGE



Pendant que le roi d'Angleterre décore des officiers et des soldats belges, la reine Elisabeth de Belgique prend des instantanés ; derrière elle, sa fille, ses deux fils et le prince de Galles.



Le roi et la reine de Belgique, leurs deux fils, assistant à la remise de décorations par le roi d'Angleterre.



Après avoir parcouru les lignes françaises de Picardie, en compagnie du président de la République, le roi d'Angleterre a tenu à rendre visite à l'armée belge qui tient si vaillamment une partie du front. Le roi Albert et la reine Elisabeth ont accompagné George V qui a montré au cours de ce voyage le plus cordial entrain. On le voit ici, à gauche, s'entretenant familièrement avec des paysans belges ; à droite, il raconte au roi Albert les péripéties d'un incident amusant survenu pendant sa visite à une tranchée conquise par ses troupes.

LE ROI D'ANGLETERRE AU MILIEU DE SES SOLDATS

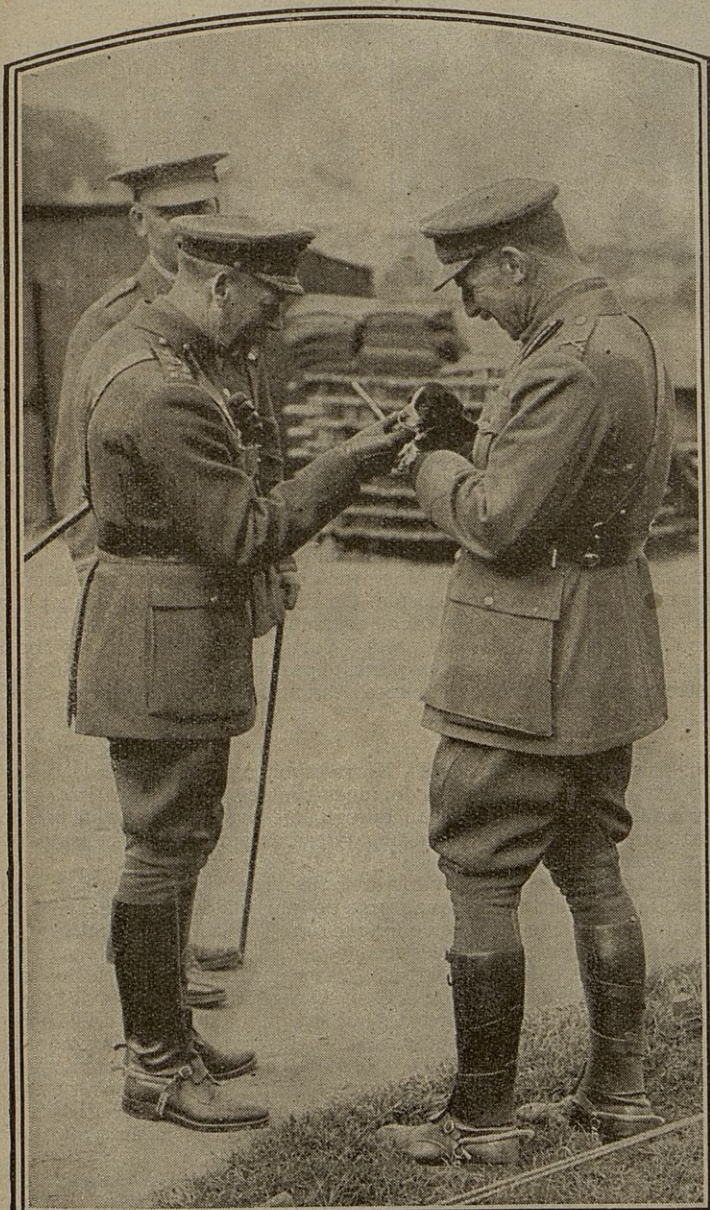


Le roi d'Angleterre a récemment passé plusieurs jours au milieu de ses armées, en Picardie, souvent en première ligne. Il a pu recueillir là de nombreux témoignages du loyalisme de ses soldats. C'était à qui l'acclamerait au passage, aussi bien les hommes de la métropole que ceux des Indes ou d'Australie. La photographie ci-contre le représente au milieu de Canadiens rencontrés pendant une de ses tournées. La troupe a ouvert ses rangs pour lui livrer passage ; en signe d'allégresse les soldats ont mis leurs casquettes au bout de leurs fusils et leurs acclamations enthousiastes en l'honneur de leur roi font retentir les airs.

Le roi était accompagné dans ses tournées sur le champ de bataille par sir Douglas Haig qui lui donnait, sur les opérations en cours, les explications nécessaires. George V a constaté que le succès ne cesse pas de récompenser les efforts de ses soldats.



Le prince de Galles est descendu dans une tranchée récemment enlevée aux Boches, et que le roi examine. L'amoncellement de matériaux dont elle est à moitié comblée indique que la lutte par la prendre a été chaude.



A gauche : George V a hérité de son illustre père l'amour des animaux. Le directeur d'une ambulance lui présente un joli petit chien que son personnel a pris pour fétiche. Le roi caresse le toutou et lui adresse quelques paroles amicales, tout en félicitant l'officier.

A droite : Le roi et sir Douglas Haig suivent à l'aide de longues-vues les péripéties de la bataille de Pozières.

Sous la Schlague⁽¹⁾

SOUVENIRS D'UN PRISONNIER FRANÇAIS EN ALLEMAGNE

(Suite.)

On leur promet quatre-vingts pfennigs par jour et une nourriture meilleure qu'au camp. Mais les nôtres comprirent rapidement quel genre de travail on exigeait d'eux. Ils refusèrent tous de l'exécuter. Ils furent alors reconduits au camp où l'officier ne les admonesta point, reconnaissant qu'à leur place, il aurait agi de même. Il s'agissait en effet de travailler à la fabrication des obus.

Mais les Allemands arrivèrent tout de même à leurs fins en s'y prenant d'une autre façon. Ils envoyèrent de petits contingents dans des usines d'ébauches, principalement des fonderies, où les prisonniers ne connaissaient pas au juste la portée de leur travail. On en expédia aussi sur les routes, dans les marais, les bois et les champs où ils étaient certainement mieux traités et mieux nourris qu'au camp.

19 au 23 mai.

Une grande nouvelle circule comme une traînée de poudre. Les hommes appartenant à des formations sanitaires, les médecins, infirmiers, brancardiers, vont être échangés. On va nous rapatrier ! Il nous semble que les clôtures du camp n'existent plus, et que là-bas, très loin, nous apercevons déjà le sol de la Patrie...

Une inspection sévère a lieu, où l'on examine les titres des candidats à la délivrance. Un premier départ est décidé qui ne doit comprendre que seize prisonniers, puis il est question de vingt-six. Enfin de nouveaux ordres arrivent. Tous les « sanitaires » seront rapatriés. Je n'ai plus qu'à m'armer de patience. Est-ce l'espoir qui m'envahit ? Jamais le régime du camp ne m'a semblé si dur.

Rien d'anormal : l'adjudant B... du ...^e d'infanterie, ayant écrit au clergé des pays envahis, a reçu une certaine somme qui lui permet de distribuer deux marks à chacun des plus déshérités d'entre nous.

Je mets à profit mes derniers jours de captivité pour étudier encore l'organisation vraiment remarquable de nos ennemis. C'est ainsi que je constate que les Allemands pour conserver les légumes ont un moyen bien simple.

Les pommes de terre, les carottes, les raves, les betteraves fourragères, le rutabaga sont coupés en fines lamelles qui sont séchées dans des fours spéciaux, de façon à faire évaporer l'eau. On peut aussi tout mettre en sacs et conserver des quantités énormes de légumes.

Pour la viande, le procédé est moins recommandable. Elle est conservée dans des tonneaux, lesquels n'étant pas hermétiquement bouchés laissent se corrompre. A cent mètres des cuisines, c'est une infection. Il en est à peu près de même de la morue ou des poissons crus conservés dans l'eau salée.

Nous pensions avoir des œufs par l'intermédiaire de notre cantine, mais, la population ayant protesté, interdiction fut faite de nous en vendre. Finalement notre argent ne nous sert plus à grand'chose.

Nous pouvons seulement acheter du beurre d'imitation !... des confitures d'imitation !... du miel d'imitation !... C'est par excellence le pays de la contre-façon. Les seules choses naturelles qui nous soient accessibles sont les boîtes de conserves, de sardines et de harengs qui viennent de Suède ou de Norvège, ornées de jolies étiquettes imprimées en Angleterre.

Les Allemands qui nous gardent ne sont guère mieux nourris que nous, seulement ils peuvent se procurer en ville de la bière, du schnaps et quelques suppléments de nourriture. J'ai surpris souvent des soldats boches jetant des regards de convoitise sur le pain qui nous arrivait de France, et que nous nous faisons un malin plaisir de dévorer devant eux. Nombreuses étaient aussi les sentinelles qui se glissaient près des cuisines et allaient implorer un morceau de viande et un bout de pain pour nourrir leur famille.

29 mai.

Une note paraît au bureau avisant les prisonniers que toutes les lettres portant des cachets-réclames américains seront confisqués... Sans doute parce qu'une correspondance secrète s'échangeait sous lesdits timbres-réclames.

Des camarades partent en corvée, en traînant une immense voiture. Nous savons par la suite qu'ils sont allés à la gare chercher des paquets de vêtements, des ustensiles et du matériel pour le magasin de la caserne, lequel a grand besoin d'être réapprovisionné, car il ne reste en tout que deux pelles, deux piques, deux bonnets de police et six casques ! Il s'agit d'équiper de nouvelles levées d'hommes. Le régiment de la région ayant été anéanti deux fois, il importe d'incorporer au plus vite tous les hommes qu'on peut encore trouver dans le duché de A...

Un pauvre vieux de cinquante-cinq ans, qui nous garde, nous avoue avoir perdu quatre fils ; lui-même a reçu l'ordre de se tenir prêt à partir.

Sur trois cents hommes qui composent la garde du camp, environ deux cents sont là comme volontaires ; leur âge varie de quarante-huit à soixante-cinq ans.

Encore un départ de prisonniers pour aller travailler chez... Krupp ! Est-il admissible que des Français aillent forger des armes contre leur pays ! Plus d'un s'insurgera contre un pareil procédé.

4 au 8 juin.

Pour la première fois, des civils de la région de Soissons reçoivent des colis envoyés par le comité de l'Aisne.

Un joli spectacle nous est offert. Les Allemands si vertueux se sont enivrés ; presque tous nos gardiens titubent... En quel honneur ? Nous l'ignorons. Pendant ce temps, des femmes et des enfants viennent mendier un peu de nourriture aux cuisines.

A la troisième compagnie, un soldat a été encore frappé à la jambe et au bras. C'est un Français. Dans cette charmante compagnie, quand les sous-officiers boches s'ennuient, ils font sortir tous les prisonniers dans la cour, leur font exécuter quinze ou vingt minutes de pas gymnastique, et les font ramper ensuite pendant le même laps de temps à genoux sur le sable.

A vingt et une heures, tout le monde doit être couché, sinon on lâche les chiens sur les retardataires qui osent arpenter encore la cour.

Un neutre (?) vient visiter le camp et s'assurer du bien-être dont jouissent les prisonniers. Nous nous approchons de lui, une gamelle à la main, pour lui montrer notre nourriture. Il change aussitôt de direction et s'arrête quelques secondes plus tard devant le premier venu pour lui demander rapidement : « D'où êtes-vous ? Avez-vous de la famille ? » Puis il s'éloigne sans même avoir pris le temps d'écouter la réponse.

Nous sommes outrés de cette prétendue inspection qui n'est qu'une comédie. Quand il viendra un envoyé américain pour voir les prisonniers anglais, les Allemands joueront une comédie encore mieux organisée. Deux heures avant l'arrivée du neutre, ils donneront aux Anglais, dépourvus de vêtements convenables, des treillis neufs ; mais une heure après le départ de ce personnage, on leur retirera les treillis pour leur faire reprendre leurs vieilles hardes déchirées !...

De nombreux camarades continuent à partir pour aller travailler partout où la main-d'œuvre allemande fait défaut. Ils reviendront peut-être à l'approche de l'hiver.

Rappelons pourtant que l'Allemand n'est pas partisan du système des petits détachements ; il préfère les camps immenses bien grillagés, cela facilite la garde des prisonniers. Point n'est besoin de consacrer une véritable armée à leur surveillance. Serrés entre les fils de fer, entourés de sentinelles et de chiens policiers, canons et mitrailleuses braqués, c'est à peine si, pour quinze à vingt mille prisonniers, il faut plus de trois cents gardiens.

19 juin.

On attelle cent Français à un rouleau d'environ quatre mille kilos ; les prisonniers le traînent comme des tortues, ce qui exaspère les Boches. Ils s'en prennent à l'interprète, notre camarade B... Mais celui-ci leur réplique : « Ce n'est pas étonnant qu'ils n'aient pas de forces, vous les faites crever de faim ! »

Un rapport est fait par la sentinelle et le délinquant est immédiatement puni : « Sept jours de cellule sans paille ni couverture. Pour régime, une soupe chaude tous les quatre jours, et quotidiennement quatre cents grammes de pain noir. » Il est impossible à l'homme ainsi puni de cacher dans ses poches du chocolat ou du lait concentré, car on le fouille complètement avant de le mettre en cellule.

Un Russe revient malade de l'excès de travail qu'il a fourni dans les usines d'obus. Il nous explique que, là où il était, il y avait environ cent Russes et six Français. On les faisait travailler sans relâche, afin qu'ils n'aient pas l'occasion de perdre une minute ; des femmes étaient attachées à leur service pour laver le linge et la vaisselle. D'autres femmes, des Polonaises pour la plupart, tiraient de lourds chariots pleins de matériel ou de matières premières, lingots, barres...

La surveillance était extraordinairement sévère ; même la nuit, une sentinelle était dans les dortoirs ; il était défendu de se grouper, de jouer aux cartes, de fumer, d'écrire...

2 au 9 juillet.

Au travers de nos grillages nous apercevons avec étonnement les adjudants français de la troisième compagnie qui travaillent, pelles et pioches en main. On leur fait creuser une énorme fosse qu'ils devront combler le lendemain. Ce travail leur est imposé, paraît-il, par mesure de représailles, car les Boches affirment qu'en France on fait travailler leurs feldwebels.

Le renvoi des grands blessés ainsi que celui des hommes appartenant aux services sanitaires est toujours décidé. On ne se tient pas de joie ; j'ai vu des infirmes se mettre à danser. Je cache soigneusement mes croquis, mes dessins et mes notes. Nous sommes tous prêts à partir ; déjà nous faisons nos adieux.

Nous allons laisser ici bien des pauvres gars qui ne reverront plus la Patrie. Dans notre compagnie l'état sanitaire a toujours été relativement satisfaisant.

... juillet.

Nous partons, c'est irrévocable. Notre espoir n'aura pas été déçu. Nous distribuons vite aux camarades peu fortunés tout ce que nous n'emportons pas. Nous avons le soin de remettre au bureau une procuration, afin que les colis qui pourraient arriver après notre départ soient partagés entre les prisonniers que nous laissons derrière nous.

Devant la tristesse de ces infortunés, je n'ose montrer ma joie de rentrer en France. Je distribue une cinquantaine de marks à divers camarades français, russes et anglais dont je connais de longue date la situation précaire.

N'oublions pas en effet que les secours officiels n'atteignent pas toujours les vrais nécessiteux. A ce sujet, j'appelle l'attention de tous sur le fait suivant : il existe des centaines d'œuvres de la Croix-Rouge ou des sociétés de bienfaisance qui essaient de soulager les misères des milliers de soldats ou de civils nécessiteux qui sont en captivité. Malheureusement, il est très difficile de reconnaître les vrais pauvres de ceux qui simulent le besoin et qui sont les premiers à adresser des lettres éplorées partout où ils peuvent. J'ai vu aussi trop souvent des soldats captifs qui recevaient chaque semaine trois ou quatre colis envoyés par des œuvres philanthropiques, et qui, loin de soulager des misères autour d'eux, pratiquaient l'égoïsme le plus parfait.

Des camarades et moi-même avions écrit à des œuvres de plusieurs grandes villes de France en donnant les noms et matricules d'une dizaine de prisonniers indigents. Aucune réponse ne nous parvint, aucun envoi ne fut fait. De retour en France, je devais faire les mêmes démarches sans plus de succès.

Les Anglais ne recevaient rien au début. Par la suite, leur dépôt de régiment ou bien des sociétés philanthropiques leur adressèrent d'énormes colis collectifs.

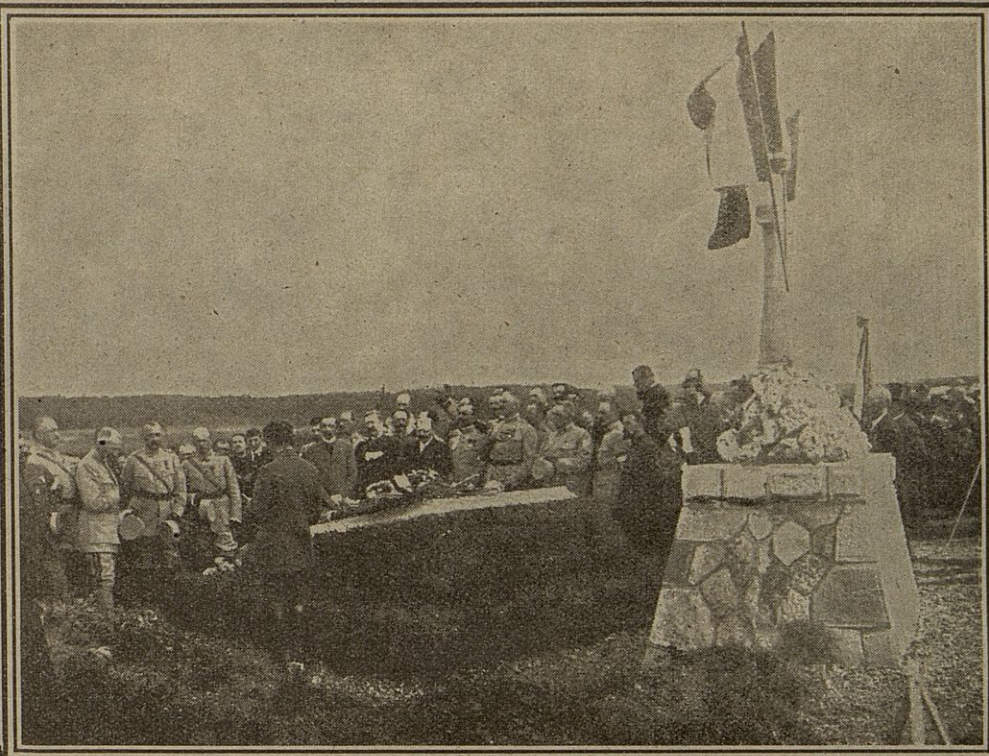
(A suivre.)

(1) Voir les Nos 96, 97 et 98 du Pays de France.

LE PÈLERINAGE DE GERBÉVILLER



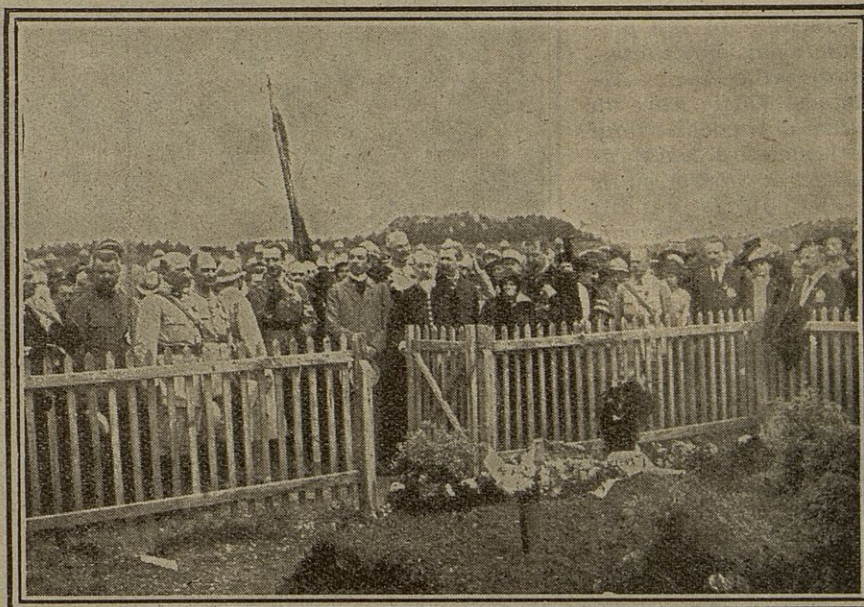
MM. Mirman, préfet; Maurice Barrès et le général X.



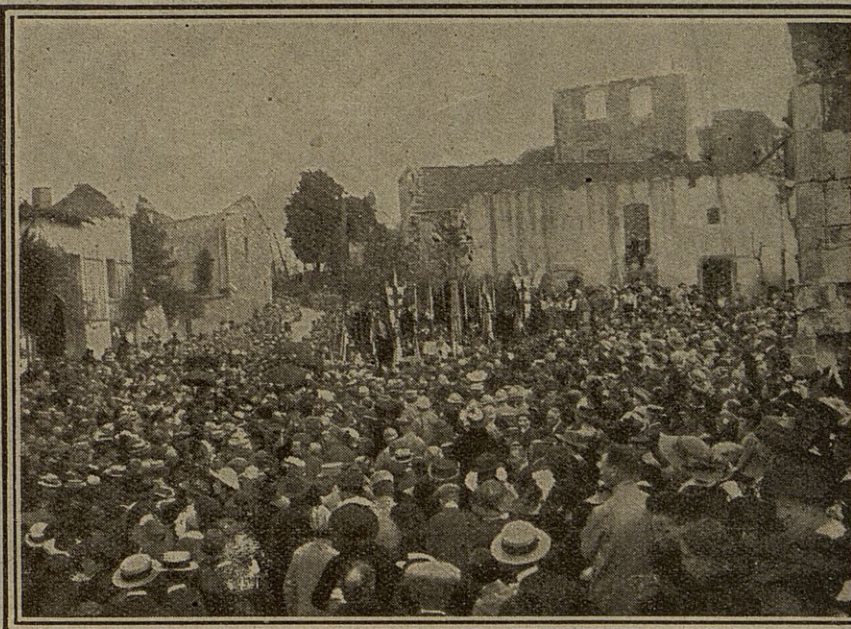
Un officier de chasseurs à pied prononce un discours émouvant devant le monument élevé à ses camarades glorieusement tombés le 20 août 1914 en défendant Gerbéviller.



L'abbé Vannat, curé de Gerbéviller, qui fut indignement maltraité par les Allemands, prononce une vibrante allocution.



Après l'hommage rendu aux vaillants Diables-bleus, l'assistance porta des fleurs sur les tombes des otages fusillés par les Allemands.

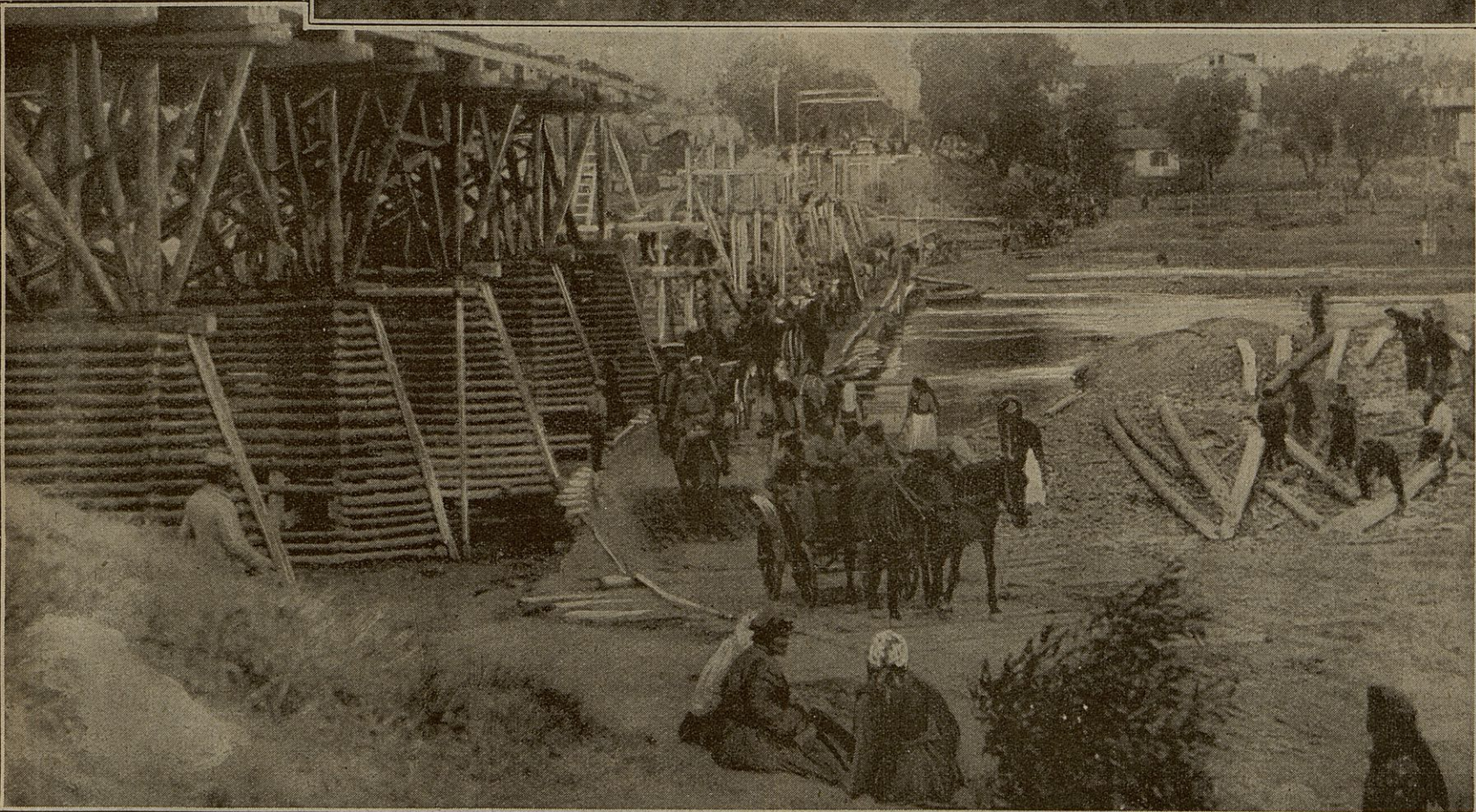
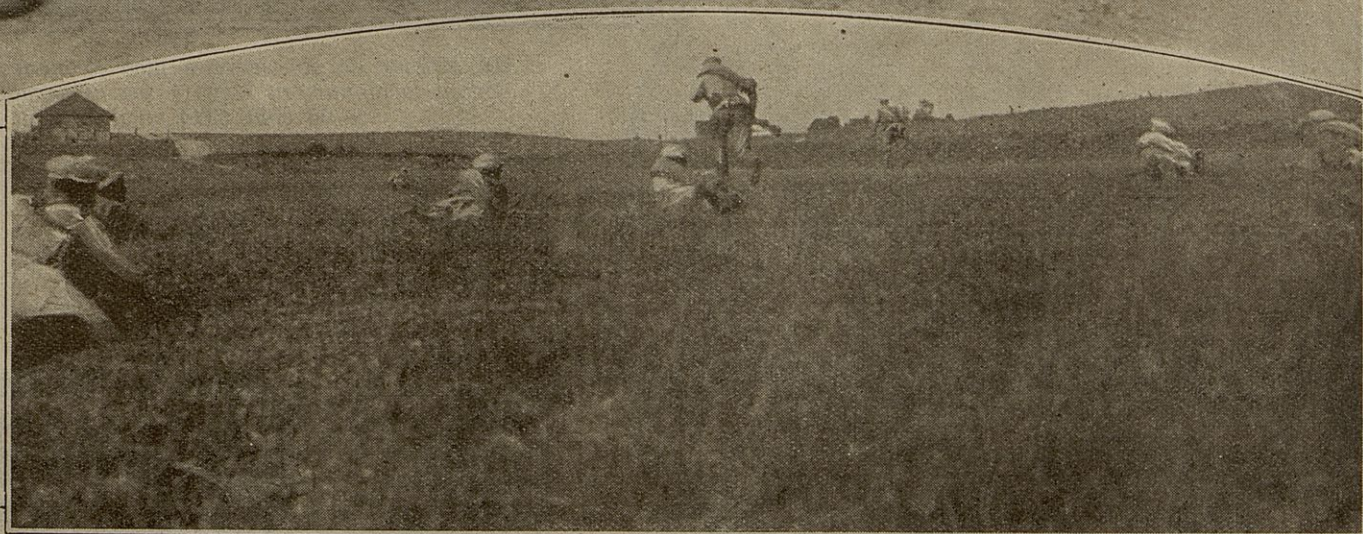


Pour la seconde fois la Lorraine et la France ont commémoré, le 26 août, les événements qui ensanglantèrent Gerbéviller au début de la guerre. Les Allemands, furieux d'avoir été arrêtés par soixante chasseurs à pied, fusillèrent une vingtaine d'habitants et détruisirent le bourg lorrain. La cérémonie, qui a eu lieu dans les ruines de Gerbéviller, avait réuni une foule immense.

AVEC LES RUSSES EN GALICIE



Les Russes ont fait prisonniers plusieurs centaines de mille Austro-Allemands. Voici encore un millier d'Autrichiens qui vont rejoindre leurs camarades en Sibérie, où ils savent qu'ils seront mieux traités que les malheureux soldats alliés tombés au pouvoir des Allemands.



Devant la foudroyante offensive russe en Galicie, les Austro-Allemands se replièrent en désordre, abandonnant dans leur précipitation des quantités de matériel. Il va sans dire qu'ils laissèrent bien des travaux inachevés. Voici un pont qu'ils avaient commencé à construire pour leur commodité sur un petit affluent du Dniester; les Russes l'ont achevé et s'en sont servi pour les poursuivre. Dans le médaillon : Infanterie russe progressant par bonds au cours d'un combat, suivant la tactique employée aussi chez nous.

L'ARCHIDUC SANGLANT

PAR

JEAN DE LA HIRE

CHAPITRE VIII

LE COFFRET D'ACIER

Cette journée du 28 janvier, Marie Vetsera la passa tout entière dans sa chambre. Elle refusa de descendre à la salle à manger, de sortir avec sa mère et sa sœur pour la promenade quotidienne du Prater. C'est à peine si elle toucha aux mets qu'on lui servit dans son petit salon particulier. Enfoncée dans un fauteuil profond, les mains abandonnées, les yeux grands ouverts et fixes, elle pensait — et les heures fuyaient.

La jeune fille avait répondu par un refus net aux conseils de quitter Vienne que lui donnait Miguel de Bragance. Le duc s'était avancé jusqu'à lui proposer un mariage immédiat ; elle avait répondu :

— Ni maintenant ni jamais, ni avec vous ni avec un autre. Je ne me marierai pas. J'aime Rodolphe. Je vivrai pour lui seul ou je mourrai avec lui.

— S'il vit, avait répliqué Miguel, avant trois mois il sera rassasié de vous et vous ne le verrez plus.

— Alors, je me tuerai.

Il était parti — et pendant toute la journée, solitaire et morne, Marie s'était demandé :

— Qui est l'homme au pouce croisé ?...

La jeune fille n'était « entrée dans le monde » que depuis deux ans. Mais quel tourbillon de figures nouvelles ! A Vienne pendant l'hiver, dans le Tyrol pendant l'été, aux stations de printemps et d'automne des lacs italiens, de la Riviera française, au cours d'un voyage en Egypte... que de coquetteries, de flirts, d'aventures ébauchées !

Mais une de ces aventures... et une autre brusquement dénouée...

La première, dont un jeune officier anglais avait été le héros, laissait à Marie le souvenir amusé d'une initiation qui avait été comme un jeu d'enfants. Souvent, depuis, elle avait relu les lettres qu'il lui écrivait, là-bas, au Caire, matin et soir, bien qu'ils se vissent plusieurs fois par jour : et cette lecture n'avait jamais manqué de la faire sourire. « Quelle folle enfant j'étais alors ! » soupirait-elle avec un peu d'ironie contre elle-même.

Mais la seconde aventure... Et, en y songeant pendant les heures de cette journée du 28 janvier, Marie s'assombrissait. Celle-là était... aurait pu être terrible ! Dans le Tyrol, l'été dernier... Où et comment avait-il subitement disparu, l'étrange et beau chasseur qu'elle rencontrait d'abord dans la forêt, qu'elle avait ensuite forcé à paraître aux soirées de l'hôtel, qu'elle avait rendu fou d'amour, et puis, désespéré à l'instant même où il croyait cueillir le bonheur ?... Qu'était-il devenu ?... Pourquoi sa pensée s'imposait-elle, aujourd'hui que Marie, pour comprendre le présent, faisait des fouilles dans le passé ?... Elle revoyait ses yeux si durs, qu'elle avait su rendre si caressants, si implorants ; et le dernier regard, ce regard noir de l'amour brusquement devenu de la haine, ce regard lourd, chargé de menaces, ce regard terrible dont, alors, elle avait ri !... Ah ! folle !...

— Qui était-il, cet homme ? Personne, là-bas, ne l'avait jamais vu. Il semblait riche, oisif, de grande race. Il avait un de ces noms que les princes acceptent pour voyager « incognito ». Conrad de... Je ne m'en souviens même plus... Mais son regard... son dernier regard...

Marie frissonna ; pas une fois depuis l'été, elle n'avait pensé à son énigmatique amoureux du Tyrol. Pourquoi maintenant ne pensait-elle qu'à lui ?...

Et, à mesure que la journée avançait, Marie Vetsera, seule dans sa chambre, sentait pénétrer en elle une angoisse de plus en plus douloureuse ; et la source de cette angoisse était le regard noir de deux yeux fixes, autour desquels se dessinait à peine l'évocation d'une face virile, tourmentée, extrêmement pâle...

Et cette angoisse aurait peut-être crû encore dans le silence de la nuit proche — lorsque les pensées de Marie furent brusquement modifiées.

Agnès entra. Agnès, la confidente et complice des amours de sa jeune maîtresse avec l'archiduc héritier. Et Agnès remit une enveloppe à Marie en disant :

— La femme de chambre de la comtesse Larisch vient de m'apporter cette lettre, à l'office.

— Pousse le verrou ! ordonna Marie.

Ainsi protégée contre une visite de sa mère ou de sa sœur Hannah, la jeune fille fendit l'enveloppe. Elle

contenait une carte, sur laquelle quelques lignes étaient écrites. Marie lut des yeux :

« Demain, à onze heures, je viendrai vous prendre pour une promenade. J'ai tout à l'heure écrit à votre mère, et je reçois à l'instant sa réponse affirmative. Je vous avertis pour que vous ne fassiez aucune folie jusqu'à demain et aussi parce que l'on m'en a prié. »

Aucune signature. Mais l'écriture était connue.

— Je verrai Rodolphe demain ! soupira Marie. Mais que s'est-il passé ?...

Ceci, que l'archiduc Rodolphe était allé supplier la comtesse Larisch de lui amener Marie, et que la comtesse avait cédé. Mais ce n'était pas encore tout. Cette entrevue entre la comtesse et le prince, dont Marie devait ignorer les détails les plus graves, marquait d'un objet matériel — la remise d'un coffret par l'archiduc à sa petite cousine — la progression du drame formidable.

Voici (1) :

Vers huit heures de ce matin du 27 janvier, la comtesse Larisch, encore à Vienne et au Grand-Hôtel, avait reçu de Jenny, sa femme de chambre, un billet venant de la Hofbourg. Il était de Rodolphe et ainsi conçu :

« Il faut que je vous parle. Attendez-moi ce soir, à cinq heures. Assurez-vous le tête-à-tête et faites surveiller l'escalier par Jenny, afin que je n'y rencontre personne. »

Par honnêteté de cœur, et aussi par un pressentiment de catastrophes imminentes, la comtesse Larisch répugnait fortement à se prêter aux intrigues amoureuses de l'archiduc héritier, mari et père, avec une jeune fille, dont elle-même, comtesse Larisch, connais-



sait assez intimement la famille. Irritée, elle fit porter par Jenny, à la Hofbourg, un refus très net : « Je ne vous recevrai pas, » écrivait-elle à Rodolphe.

Mais Jenny rapporta l'enveloppe intacte : l'archiduc était hors de Vienne pour quelques heures.

La comtesse Larisch fut donc obligée, après une journée d'irritation, à une entrevue dont elle appréhendait fort les suites... Et pourtant elle ne pouvait pas se douter que cette entrevue allait être le point de départ de la tragédie de Meyerling. Des interventions de l'homme au pouce croisé, elle ne connaissait que les deux premières, survenues sous la forme de deux billets adressés, l'un à Marie pour la pousser vers Rodolphe, l'autre à la princesse héritière Stéphanie pour lui dénoncer la nouvelle tromperie de son « auguste époux ». Mais la comtesse Larisch ignorait le grave incident des souterrains de la Hofbourg. C'est pourquoi, de toutes les personnes mêlées aux intrigues de Rodolphe et de Marie, elle était la moins alarmée. Mais le rôle lui répugnait et l'irritait, que l'archiduc voulait évidemment lui faire jouer : celui de confidente, de complice, et même, étant données les situations, d'entremetteuse.

(1) Les détails qui vont suivre ont été en partie puisés dans les Mémoires de la comtesse Larisch, qui, si elle n'a pas tout su, et même si elle n'a pas dit tout ce qu'elle savait, a pourtant éclairé certains prodromes du drame de Meyerling. (Mon Passé, par la comtesse Larisch ; Emile-Paul, éditeur, Paris.)

La comtesse Larisch était donc sur ses gardes et en défense lorsque, quelques minutes après cinq heures, Jenny introduisit dans sa chambre le prince héritier. Celui-ci écarta son manteau, qu'il laissa tomber sur un fauteuil et dans les plis duquel il jeta un coffret, son képi, ses gants ôtés en deux mouvements brusques. Et la comtesse fut effarée de l'altération de son visage, de l'inquiétante expression de ses yeux, de sa pâleur...

— Je suis venu pour deux motifs très graves ! fit l'archiduc, sans préambule.

Il ne s'asseyait pas. Il se planta devant la comtesse qui resta debout. Et il reprit, la voix autoritaire et dure, toute sa face donnant l'impression de la brutalité :

— Il faut que demain vous m'amenez Marie à la Hofbourg, chez moi !

— A la Hofbourg ! s'écria la comtesse tout de suite effrayée.

L'archiduc lui prit les mains :

— Il le faut. Je veux la voir. Ma passion s'exaspère à la savoir enfermée ; sa mère cherche à la marier, à la vendre... Je ne la laisserai pas...

— Mais vous-même, vous êtes venu, voilà trois jours, me demander d'intervenir pour qu'elle se marie ! objecta la comtesse stupéfaite.

— Non ! je ne veux plus. Marie ne se mariera jamais. Je la garderai, loin de tous, pour moi seul... On me l'a pour ainsi dire jetée dans les bras — et maintenant on me l'arracherait !... Ma cousine, avant midi, demain, vous m'amènerez Marie à la Hofbourg. Sinon...

— Sinon ? fit la comtesse tremblante.

— Sinon, je vais la chercher moi-même, et sabre au poing.

Il marchait à travers la chambre, frappant les meubles, contenant à peine sa voix ; il était furieux jusqu'à la démence.

Courageusement, la comtesse tenta de refuser, de se défendre. Elle opposa sa dignité, la confiance que lui témoignait la mère de Marie... Mais, soudain, l'archiduc s'adoucit, s'attendrit, et les yeux pleins de larmes, le visage ravagé, il supplia. Il savait user de l'arme préférée des Habsbourg lorsque la force ne suffit pas : l'hypocrisie...

Il vit sa cousine fléchir, hésiter.

Alors, il cessa de parler de Marie et, allant au fauteuil où il avait jeté son manteau, il saisit le coffret. La comtesse Larisch l'avait à peine remarqué, ce coffret, à l'arrivée de l'archiduc. Comme il revenait vers elle, elle lui vit aux mains une boîte rectangulaire, enveloppée d'une étoffe sombre très ajustée.

— Ma cousine, dit l'archiduc gravement, vous allez me garder ceci, en secret. Que Jenny elle-même ignore... C'est lourd. Vous le dissimulerez dans le fond de votre malle. Et cachez-le chez vous, dans votre château.

— Mais...

— Laissez-moi parler !

Et sa voix était rude, saccadée, tandis que ses yeux vacillaient d'une peur instinctive et que, contraste bizarre, le bas de son visage accentuait son expression ordinaire de cruauté.

— Je cours de grands périls... J'ai un ennemi... Je le cherche. Je l'ai presque identifié malgré le mystère dont il s'entoure. Et cet ennemi est mêlé à une... une conspiration... où nous sommes plusieurs, du sang des Habsbourg, à risquer notre tête... L'Empereur pourrait perquisitionner chez moi...

— L'Empereur ! s'écria la comtesse bouleversée.

— Oui ! S'il trouvait ce qu'il y a dans ce coffret d'acier... que de sang sur les marches du trône !... Gardez-le-moi. Ecoutez encore.

Si je meurs, l'homme qui, seul avec moi, connaît le secret de ce coffre viendra le réclamer.

— Qui est-ce ?

— Je ne vous le dirai pas. Il viendra, il se découvrira ou non. Mais il prononcera quatre lettres : R. I. U. O... Vous n'oublierez pas ?...

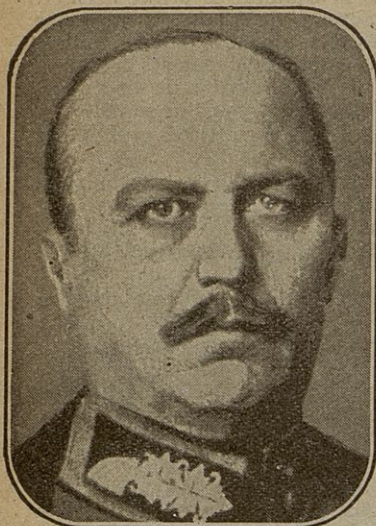
La comtesse Larisch, très émue, répéta les quatre lettres et, prenant le coffret, elle le porta, non sans quelque effort, dans sa chambre à coucher et le déposa tout au fond d'une grande malle, sous des piles de linge. Et, sur la doublure intérieure de la malle, elle inscrivit au crayon les quatre lettres fatidiques.

— Merci, fit l'archiduc calmé. Et à demain. Vous et Marie, je vous attendrai à la Hofbourg.

— Non, non ! s'écria la comtesse, cela, non ! Je ne puis pas.

Mais il supplia ; il parla de son amour et des périls qu'il courait ; il présenta la venue de Marie comme un fait qui supprimerait une partie de ces périls ; enfin il jura qu'il ne garderait Marie que quelques minutes et qu'ensuite, il la laisserait ramener chez sa mère. Etourdie par tant de paroles, impressionnée par les rapports mystérieux du passage de Marie à la Hofbourg avec les dangers qui menaçaient l'archiduc, vaincue d'ailleurs par le dernier argument, que Rodolphe appuya d'un serment, la comtesse consentit... Et ce consentement équivalait pour Marie à un arrêt de mort.

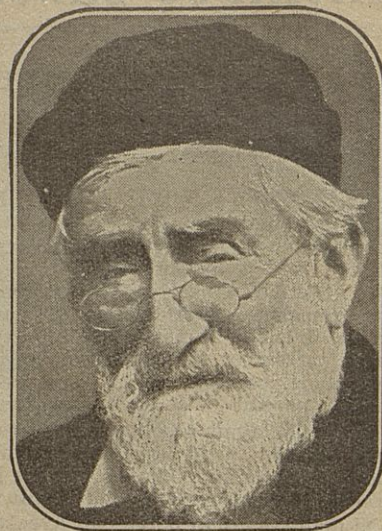
(A suivre)



LE GÉNÉRAL VON LUDENDORFF
nommé major général de l'armée allemande.



Le major Maubrac +, médecin chef de l'hôpital Michelet, qui a été
assassiné par un sergent pris d'un accès de folie.



LE PEINTRE HARPIGNIES
décédé à l'âge de 97 ans.

SUR LE FRONT ORIENTAL

La Roumanie ayant, le 27 août, déclaré la guerre à l'Autriche et immédiatement mis des troupes en campagne, ce front déjà immense se trouve, par ce fait, prolongé des Carpathes à la frontière de Bulgarie, en attendant de rejoindre celui des Balkans.

FRONT RUSSE. — Sur le front russe, il y a eu depuis le 24 peu de faits saillants ; cependant, l'avance de nos alliés continue toujours, quoique lentement, à s'affirmer. Là aussi, les impériaux ont perdu la direction des opérations. Nous allons suivre la progression de nos alliés à l'aide des communiqués en négligeant les mille faits de guerre qui sont sans influence sur la poursuite des opérations.

Le 26, dans les Carpathes, à l'ouest de Nadvorna, nos alliés atteignent les sources de la Bystritza et de la Bystritza-Nadvorjenska, dans la région de Raphaïloff. Le 27, même région, à 5 verstes au nord-est de la ville de Koverla, ils s'emparent de la hauteur 1129. Le 28, au nord de Mariampol (région du Dniester), les Russes occupent un bois à l'est du village de Deleïouff. Dans la région des Carpathes, leur avance à l'ouest et au sud de Nadvorna ferme les issues des Carpathes de manière à protéger la gauche de Letchitsky. Le 30, même région des Carpathes, ouest de Nadvorna, nos amis s'emparent du village de Raphaïloff sur la Bystritza, ainsi que de la montagne Pantyr, sur la frontière de la Hongrie. Leurs avant-gardes ont atteint là cette position sur un front de 25 à 30 verstes.

Un calme relatif a régné dans les autres secteurs. On peut envisager la reprise prochaine de l'offensive contre Kovel, de grandes forces russes ayant été massées au nord de cette ville. Le maréchal Hindenburg, qui venait d'assumer seul la conduite de la guerre sur ce front, vient d'être choisi par la kaiser pour généralissime. En somme, depuis que l'armée russe, s'arrêtant dans sa retraite, a fait volte-face et s'est montrée mieux outillée que naguère, il n'a plus eu que des revers. Comme conséquence de l'entrée en guerre de la Roumanie, d'importantes forces russes viennent combattre aux côtés du nouvel allié pour agir, soit avec lui contre la Hongrie, soit avec ou sans lui contre la Bulgarie. Ces troupes ont pénétré en Roumanie entre Réni et Galatz ; elles auront toutes facilités pour gagner à travers le territoire roumain les buts qui leur sont assignés.

FRONT ROUMAIN. — Dès le 27 août, les Roumains, par une attaque brusquée que les Boches critiquent aujourd'hui parce qu'ils ne peuvent plus la pratiquer, se sont jetés en Transylvanie. Le premier choc entre eux et les Autrichiens eut lieu près de Brasso (Kronstadt) et

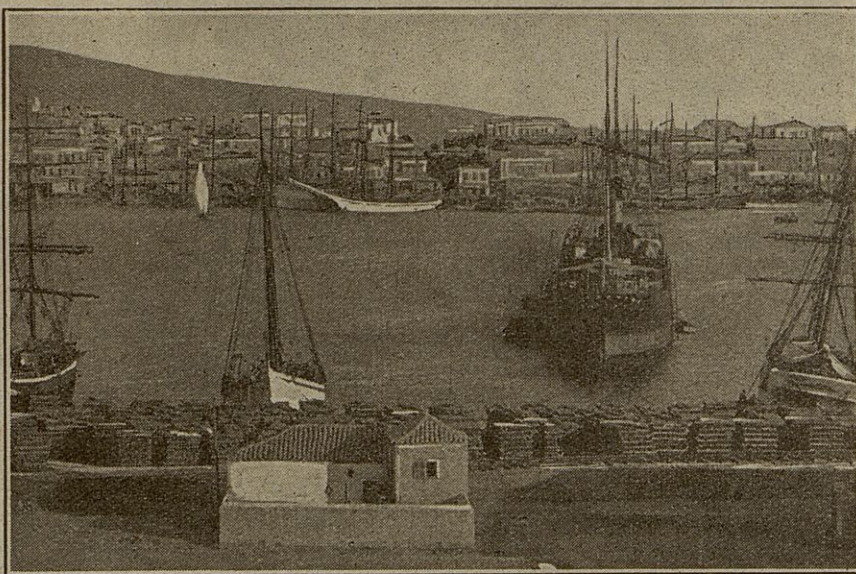
obligea leurs ennemis à se retirer. La mobilisation des Roumains n'est pas encore terminée. Cependant leurs armées de première ligne continuent par sept voies différentes l'invasion de la Transylvanie, tandis que d'autres éléments se seraient, en tout dernier lieu, emparés de Routschouk en Bulgarie. La Turquie a de son côté jeté le gant à la Roumanie ; elle avait récemment prêté quelques bataillons à l'Autriche qui les employait sans grand résultat en Galicie ; on croit qu'elle envoie, ou enverra, contre les Roumains 200.000 hommes. A la date du 31, les combats se déroulent en Transylvanie sur un front compris entre le col de Bekas au Nord et Orsova au Sud.

FRONT DES BALKANS. — L'offensive des alliés se développe normalement, sans cependant donner lieu à des opérations de grande envergure, que le relief du pays rend impossibles. Des combats, fort coûteux pour les Bulgares, ont lieu sur tout le front ; l'artillerie travaille sans relâche dans tous les secteurs. Les Serbes progressent dans leur secteur, notamment dans la région de Kukuruz. Les Bulgares contre-attaquent avec acharnement leurs nouvelles positions, ainsi que les nôtres au nord-ouest du lac d'Ostrovo. En dernier lieu, notre progression continue dans la direction de Ljumnitza et celle des Serbes vers Vetrenik.

FRONT D'ASIE. — Pendant quelques semaines, après leurs succès en Asie Mineure, les troupes du grand-duc Nicolas cessèrent de progresser, obligées qu'elles étaient de consolider leurs nouvelles positions et d'assurer leurs communications avec leur base. Les Turcs en profitèrent pour essayer de reprendre l'offensive en différentes parties du front et firent les plus grands efforts pour rentrer en possession des deux grandes villes d'Arménie récemment conquises.

Les Russes les laissèrent par endroits avancer, et même évacuèrent Mouch et Bitlis, aimant mieux reculer devant la pression turque que de défendre au prix de grands sacrifices des territoires qu'ils devaient fatalement reprendre un jour ou l'autre. Les résultats de cette tactique ne se sont pas fait attendre : épuisés, sans cesse harcelés d'ailleurs par les Russes, les Turcs ont dû reprendre la défensive. Depuis lors, sur toutes les parties du front, nos alliés recommencent à gagner du terrain et à faire un peu partout des prisonniers ; en un mot, ils continuent à exténuer l'armée turque, déjà fort ébranlée.

Dans la région à l'ouest du lac de Van, ils ont réoccupé Mouch. Leur avance les a portés jusque dans la région d'Ognot. Ils progressent également dans la direction de Mossoul et ils se trouvent dans les régions de Néri et de Sakkiz. Dans la région de Diarbékir, ils ont atteint et franchi la rivière Masla-Darassi, affluent de l'Euphrate, à l'est du bourg de Nourik. Des autres secteurs de ce front, il n'y a pas de nouvelles. En résumé, la situation de nos alliés en Asie reste excellente ; leur progression finit par couvrir d'immenses territoires.



Le port du Pirée, où une puissante escadre anglo-française
vient de faire une démonstration.

NOTRE PRIME

AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffit d'envoyer au "PAYS DE FRANCE", avec la photographie à reproduire, six bons-primés encartés, à raison d'un par semaine, dans cet illustré, en y joignant un mandat de 4 fr. 95 pour tous frais.

L'insertion des bons sera faite successivement par réseau.

Les séries en cours concernent les lecteurs des réseaux Saint-Lazare et Montparnasse.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de **250 francs** au document le plus intéressant.

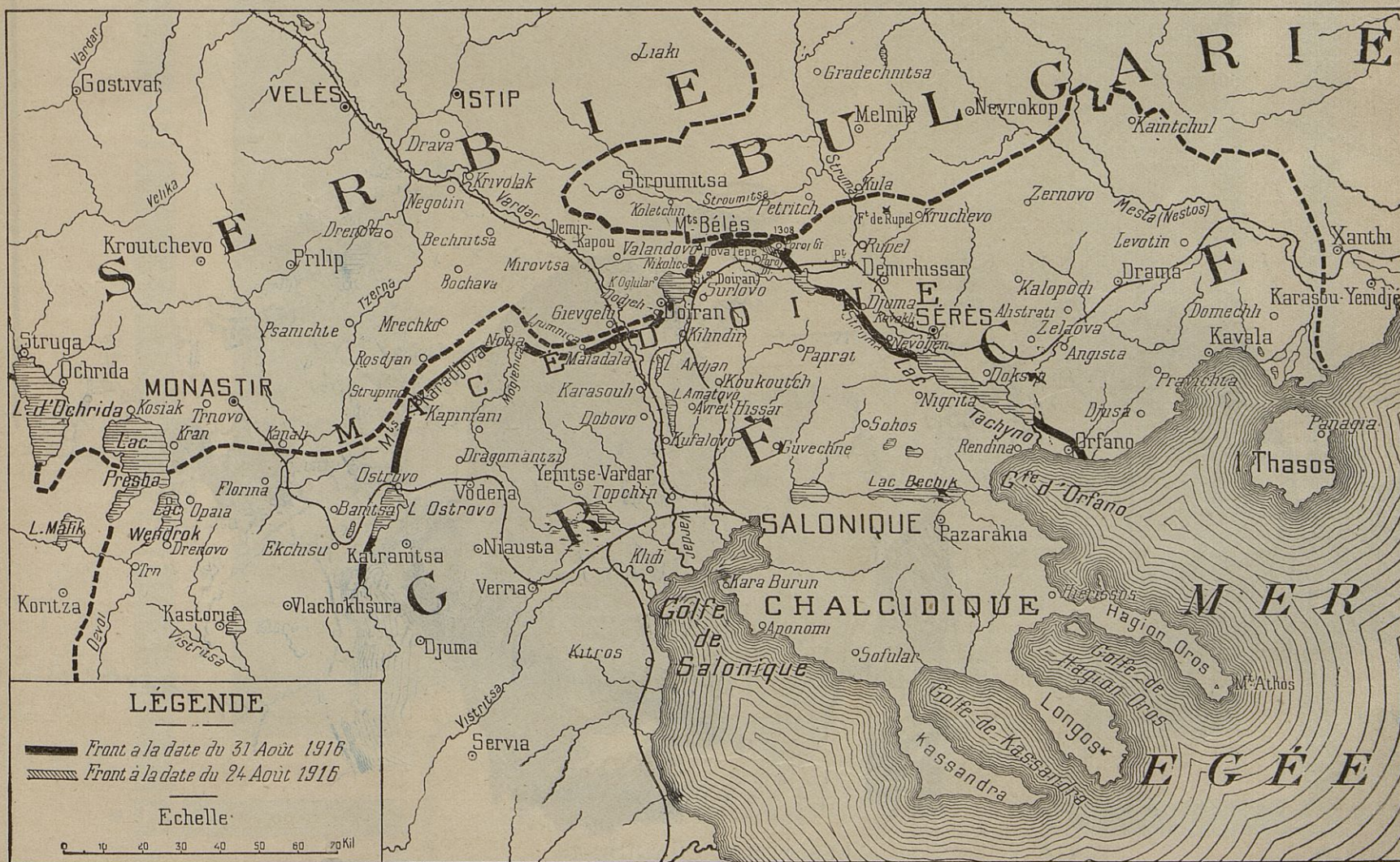
La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 98, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au Document paru à la page 8 et intitulé : "Un curieux instantané".

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LES OPÉRATIONS DANS LES BALKANS



La Guerre en Caricatures



L'OFFENSIVE ANGLAISE

- Qu'est-ce que c'est ! vous fuyez ?
- Mon lieutenant, voilà la misérable petite armée anglaise...



LA SENTINELLE AFFAMÉE

- Si dans une demi-heure on n'est pas venu me relever pour manger la soupe, moi, je mange la consigne...



LES TEMPS CHANGENT

- Comment, Hindenburg, vous ne pouvez même plus arrêter l'avance russe ?
- Que voulez-vous, Sire, maintenant ils ont des fusils...